

Les ombres sur nos rétines

Arthur Poulain - 2019/2025 - Aventure

1967. Archipel de Stockholm. Quatre scaphandriers marchaient l'un derrière l'autre au fond de la mer Baltique, faisant déguerpir les poissons les plus téméraires. Arrivés au sommet d'un monticule, le meneur désigna de la main une zone en contrebas. Ci-git une épave de paquebot en partie ensevelie. Les plongeurs prirent la direction de l'épave. Arrivés face à une brèche dans le flanc du navire, les trois premiers hommes du cortège pénétrèrent à l'intérieur tandis que le dernier s'était arrêté, fasciné par l'inscription Sverige-Nordamerika. Soudain, il se retourna brusquement, pris d'effroi par une ombre gigantesque le recouvrant. À l'intérieur, inconscients du danger, les trois hommes se séparèrent et fouillèrent méticuleusement ce qui étaient autrefois les cabines des passagers. Celui qui semblait mener la mission ordonna par des gestes à ses deux camarades de fouiller les cabines du pont supérieur. Alors qu'il examinait une des cabines, l'un des deux hommes découvrit à travers le hublot le scaphandre sans tête du quatrième homme flottant à l'extérieur. Paniqué, il se précipita dans le couloir vers son camarade mais le plancher s'effondra brutalement sous ses jambes. Il parvint à s'accrocher de justesse au rebord d'une planche mais après ce bref répit, il fut brusquement aspiré dans un nuage de bulles. L'autre homme qui venait d'assister à la disparition de son compagnon s'approcha prudemment du trou. Il se pencha au-dessus à la recherche de son compagnon mais ne distinguait rien dans l'obscurité. Soudain, une immense gueule aux longs crochets surgit de la pénombre et le dévora. Le dernier homme, ignorant le danger imminent, poursuivait la fouille. Dans une cabine, il découvrit une malle abîmée sur laquelle était inscrit le nom de Johan Lindgren. L'homme semblait particulièrement satisfait. Il ouvrit la malle. À l'intérieur, s'y trouvait un coffre bien plus ancien dont la gravure partiellement effacée indiquait LOIL. Soudain, la queue d'un serpent géant s'enroula autour du cou de l'homme qui se débattait furieusement. L'étreinte du monstre se resserrait inlassablement jusqu'à provoquer des fuites d'air aux jointures du scaphandre. L'homme suffoqua.

— Astrid ! Alors ? Comment tu le trouves ?

Quelque part en France, assises sur le quai de chargement de l'usine, des ouvrières prenaient une pause en ce début de matinée. Astrid était une jeune ouvrière au physique ordinaire. Interpellée par ses collègues, elle reposa le quotidien qu'elle lisait. Celui-ci titrait sur la mystérieuse disparition d'un scientifique français dénommé Émile Fabre lors d'une fouille sous-marine dans la mer Baltique sur la piste du dieu nordique Loki.

— Quoi ? Vous parliez de quoi ?

— De Martin, répondirent les ouvrières en chœur. Le nouveau manutentionnaire.

Astrid soupira. Les ouvrières reprirent l'une après l'autre :

— Tu viens de fêter tes 28 ans, ma grande. Il va falloir y songer sérieusement.

— Si tu es trop difficile, il ne te restera que les poivrots.

— Les tocards.

— Les violents.

— Les moches.

— Et puis il faut être jeune et en bonne santé pour élever des enfants.

Astrid reprit son journal et se leva pour éviter de nouveaux sermons. Elle s'exclama en retournant vers l'usine :

— J'en ai déjà deux.

— Les souris ne comptent pas !

— Des gerbilles, pas des souris. Et puis je ne veux pas fonder une famille, je veux de l'aventure, moi !

Astrid traversait les différents ateliers et chaînes d'assemblage pour retourner à son poste de travail. C'était un établi sur lequel des outils de mesure de toutes tailles et des pièces mécaniques étaient géométriquement bien ordonnés. Un panneau d'information positionné en hauteur indiquait que cette

section de l'atelier était dédiée au contrôle qualité. Astrid reprit minutieusement son travail. Elle mesurait des pièces, les rangeait dans différents bacs selon leurs défauts puis remplissait de nombreux formulaires. Son travail effectué avec méthode et rigueur n'en était pas moins extrêmement répétitif.

Ses huit heures de travail quotidien achevées, Astrid rentra chez elle en marchant. Dans la rue, elle s'arrêta devant une affiche récemment collée sur un lampadaire : Recherché ! Chat égaré le 29 août, mâle roux. Récompense ! Le portrait-robot d'un chat occupait la moitié de l'affiche tandis qu'une adresse était indiquée au bas.

Astrid arriva enfin à son appartement. Par des gestes tout aussi machinaux que ceux qu'elle exécutait dans son travail, elle se déchaussa, changea de tenue, ouvrit son unique fenêtre ainsi que la cage de ses deux gerbilles, l'une se faufilant immédiatement dans sa main et l'autre s'échappant dans l'appartement. Puis Astrid s'assit sur son fauteuil et ressortit son journal afin d'achever sa lecture. Elle y apprit que le dieu Loki occupait une place primordiale dans la mythologie nordique. Il représente la discorde, la malice ou encore la duplicité. Condamné par les autres dieux, la libération de Loki de sa punition éternelle serait le déclenchement du Ragnarök, la fin des temps, l'apocalypse. Ce crépuscule du monde s'accompagnait d'une série de catastrophes par l'eau et le feu. À celui qui obtiendrait la reconnaissance de Loki, un pouvoir sans limite serait octroyé. Des images complétaient le texte avec des illustrations du serpent de mer Jörmungand, un des enfants de Loki, et d'autres monstres mythologiques. Une gerbille pointa le bout de son museau sur la tête d'Astrid, reniflant sa tignasse. La seconde gerbille, allongée sur l'épaule d'Astrid, s'y assoupit paisiblement. Astrid s'exclama :

— Pfff... Un serpent géant. Quelle imagination, je dois arrêter de lire !

Après un long moment sans bouger pour ne pas déranger ses deux compagnes, Astrid se leva pour ouvrir une boîte de conserve de raviolis qu'elle réchauffa à la casserole. Elle mangea directement dans l'ustensile de cuisson puis alla se coucher après avoir raccompagné les gerbilles jusqu'à leur cage.

Le lendemain, Astrid répéta ses mouvements matinaux habituels jusqu'à son départ vers l'usine. Cependant, probablement perturbée par ses lectures de la veille, elle quitta son domicile en oubliant de refermer sa fenêtre. À son poste à l'usine, Astrid ne pouvait imaginer qu'un chat vînt se faufiler dans son

appartement. Ni que ce dernier, s'étant approché de la cuisine, léchât les restes de raviolis dans la boîte presque vide. Ou encore que, peu satisfait de ce maigre repas, son odorat lui indiquât la présence de deux fragiles proies à proximité.

L'écran devint tout noir suite au dernier plan caméra de la tête du chat, ressemblant trait pour trait au chat recherché. Puis, des publicités défilèrent sur le téléviseur d'Arthur. Voilà un premier épisode prometteur, pensa-t-il. Ce nouveau feuilleton d'aventure était intrigant, sûrement pas un chef-d'œuvre mais une création originale qui semblait avoir été réalisée avec sincérité. Il se figura qu'il pourrait partager cette fiction à d'autres.

*

Bérénice feuilletait le programme de télévision à la recherche de sa distraction de la soirée. Attirée par le titre « La main de Loki », elle lut en détail le descriptif associé. C'était un nouveau feuilleton hebdomadaire diffusé entre le journal télévisé et le film du soir sur la troisième chaîne de télévision. Les épisodes duraient une vingtaine de minutes et le second était retransmis ce soir. Le genre mentionné était aventure/espionnage et un court résumé accompagnait la description mais Bérénice s'abstint de le lire, habitude qu'elle suivait pour ne pas gâcher son plaisir de la découverte. Cela semblait être une production française et le casting lui était inconnu. Le budget était certainement modeste mais elle était curieuse malgré la note de deux étoiles sur quatre maximum délivrée par son magazine TV. Et puis, il n'y avait rien de plus intéressant sur ce créneau horaire.

L'épisode s'ouvrit sur un générique avec une musique entêtante et différentes images marquantes du feuilleton. En vrac : une fusillade de nuit entre des tombes, des scaphandriers dans l'eau, un chat mignon, des personnes au milieu d'un incendie, des femmes qui se battent sur un lit, une course-poursuite de voitures. Bérénice fut surprise. Elle se dit que ce serait peut-être moins plan-plan qu'elle ne l'avait imaginé pour un feuilleton français. Le titre s'afficha un court instant puis l'épisode commença sur un chat s'approchant d'une cage où deux petites souris dormaient paisiblement. L'image suivante fut un homme traversant à vive allure ce qui semblait être une usine d'automobiles et criant d'une voix colérique : « Astrid ! ». Bérénice regretta que l'épisode n'inclût pas un résumé des faits précédents comme cela se

faisait parfois mais elle ne douta pas que, forte de son expérience télévisuelle, elle retrouverait avec facilité les ficelles habituelles pour reconstituer le fil de l'intrigue.

Charlie était captivé par l'écran. Habituellement, il dormait sur le canapé, face au téléviseur. Ou bien parfois dos à celui-ci. Cependant, cette fois-ci, il suivait avec attention la malice du chat qui, ne parvenant pas à attraper les gerbilles dans leur cage, était parvenu à la renverser du meuble sur lequel elle était posée. La cage s'était ouverte suite au choc. Les deux gerbilles effrayées s'étaient échappées à vive allure. Le chat s'était lancé à leur poursuite. En parallèle, une course-poursuite se déroulait dans un autre lieu entre un homme en colère et une jeune femme, mais celle-ci était moins intéressante selon Charlie. À un moment donné, le chat semblait proche de capturer ses proies, mais les deux gerbilles se séparèrent, ce qui perturba le chasseur. Les scènes de poursuite semblaient se répondre entre les animaux et les humains car l'homme fut confus en pensant attraper sa proie alors qu'il tapait sur l'épaule d'une autre femme portant la même tenue. Au grand dam de Charlie, la scène se termina sur les deux gerbilles saines et sauvées. Elles s'étaient réfugiées au sommet d'une armoire que le chat ne parvint pas à escalader. Ce dernier, dépité, se roula en boule et s'endormit. Par mimétisme, Charlie se laissa tomber contre la jambe de sa maîtresse, se mit à ronronner et ferma les yeux sous l'effet des caresses. Ainsi, Charlie manqua la résolution de la course-poursuite entre le contremaître et Astrid.

Dorian avait beaucoup apprécié le début du premier épisode avec l'épave sous-marine et le monstre marin, mais il avait ensuite rapidement déchanté quand il avait compris que cela n'était que le reflet de l'imagination d'une ouvrière en mal d'aventure. Ce second épisode qui ressemblait plus à une aventure de Tom et Jerry qu'à une d'Indiana Jones l'avait laissé insatisfait. L'intrigue était lente à se mettre en place. Le contremaître avait sermonné l'ouvrière car elle faisait trop consciencieusement son travail en envoyant un trop grand nombre de pièces défectueuses au rebut alors que ses collègues tire-au-flanc obtenaient de meilleurs chiffres. Astrid lui fit une réponse insolente avant d'être renvoyée chez elle. Dorian s'agaça plutôt de l'insolence des scénaristes coupables de ce remplissage inutile pour justifier du format long de leur programme.

La suite de l'épisode fut à peine plus intéressante avec Astrid découvrant le désordre dans son appartement, sauvant ses deux gerbilles puis nourrissant le chat qui devint par magie tout gentil et autorisa

même les gerbilles à se blottir dans ses poils. C'était attendrissant mais si peu réaliste selon Dorian. Astrid reconnut le chat comme étant celui recherché. Elle apporta donc ce dernier à l'adresse indiquée sur les affiches placardées dans la rue. Elle trouva une maison sans âme qui vive mais dont la porte était entrouverte. C'était évidemment la maison du professeur Émile Fabre. Dorian estimait que les pièces du puzzle s'emboîtaient maladroitement. Astrid découvrit un homme mort dans la maison mais n'eut pas le temps de se remettre de ses émotions que la police débarquait déjà. Elle n'eut d'autre choix que de s'enfuir discrètement par le jardin à l'arrière, le chat l'accompagnant toujours, son maître ayant disparu. L'épisode se finit sur un cliffhanger vu maintes et maintes fois : une silhouette mystérieuse tapie dans l'ombre observait la fuite d'Astrid du lieu du crime. Devant cette série de clichés, Dorian décida de ne plus suivre ce feuilleton peu original. Depuis quelques années, il avait remarqué que seules des œuvres très singulières et réalisées avec passion trouvaient grâce à ses yeux.

* *

La sonnerie de la récréation retentit et la classe de 6^e8 se rua vers la cour. Estelle avait hâte de raconter son week-end à sa meilleure copine. Elles se retrouvèrent sur les bancs qui entouraient la cour tandis que les garçons occupaient tout le centre pour jouer au football.

— Je regarde une super série en ce moment ! commença Estelle. Ça passe le dimanche soir.

— Ça s'appelle comment ? lui demanda son amie.

— La main de Loki. Tu connais ?

— Non.

— Alors je vais te raconter.

Estelle lui résuma avec quelques raccourcis les deux premiers épisodes puis plus en détail le troisième :

— Astrid a reçu une lettre qui dit qu'elle est en danger, qu'elle doit prendre un train bien précis et qu'elle doit surveiller attentivement le chat qu'elle a recueilli. Comme elle a laissé par accident ses empreintes sur un cadavre, Astrid a la frousse de se faire arrêter par la police. Donc elle obéit à la lettre.

Elle remplit une petite valise, confie ses deux gerbilles à sa voisine puis prend un train pour Paris. Elle se retrouve dans un compartiment en tête à tête avec l'espion qui lui a envoyé le message.

— Un espion ? Style James Bond ?

— Plutôt son grand-père. Grosse moustache, chapeau noir et une canne pour marcher. Tu vois ?

— Je vois.

— Bref, il lui explique tout. Les services secrets français sont à la recherche du professeur Émile Fabre qui a disparu subitement lors de ses recherches à Stockholm. Sa maison était sous surveillance. Il révèle à Astrid que l'homme retrouvé mort était un agent des services secrets soviétiques.

— Quoi ?

— Soviétique. Les Russes. Peu importe, c'était un méchant. Et l'espion demande à Astrid de garder soigneusement le chat avec elle car il pense que les Russes ont enlevé le professeur et veulent maintenant enlever son chat pour une raison inconnue.

— Peut-être que c'est pour le faire parler ? En menaçant de torturer son chat ?

— Ah peut-être ! Toujours est-il que l'espion donne un passeport et des documents à Astrid et s'apprête à lui révéler d'autres informations, mais une passagère entre dans le compartiment, ce qui le contraint à se taire.

— Attends, il y a un truc que je n'ai pas suivi. Si l'espion russe qui voulait kidnapper le chat a été assassiné, alors il y a un autre méchant ?

— Ah oui, j'ai complètement zappé cette partie. Tu as raison. L'espion lui raconte l'histoire de M.

— M ?

— Oui comme la lettre M. C'est un nom de code. C'est une sorte de légende, apparemment un ancien agent secret français qui serait devenu mercenaire mais qui travaillerait aussi pour son propre compte. Il serait l'agent secret ultime : un spécialiste du déguisement, manipulateur, polyglotte, ça veut

dire qu'il parle plein de langues, un expert du combat à main nue mais aussi au maniement d'armes, d'explosifs et enfin un pilote chevronné.

— C'est James Bond en fait !

— Oui. Mais du côté des vilains. Qu'est-ce que je disais avant ça ?

— Que quelqu'un était rentré dans le compartiment, ce qui avait interrompu la conversation.

— Ah oui, c'est un personnage important. La passagère est une femme légèrement plus âgée que l'héroïne.

— L'âge de nos mères quoi.

— Oui à peu près. Elle est méga chiante. Elle veut taper la discute mais les autres passagers l'ignorent royalement.

— Genre comme nos mères !

— Exactement ! Au fait, il y a un quatrième passager qui est arrivé dans le compartiment pile à la fermeture des portes du train. C'est un jeune homme très mignon et mystérieux.

— Évidemment, il en faut toujours un !

— Bien sûr. Bref, la pipelette ne parvenant pas à délier les langues part au wagon-bar mais son portefeuille glisse par terre. Alors Astrid le ramasse et le lui ramène mais Jeanne, c'est le prénom de la femme, l'invite à boire un verre avec elle. Astrid se sent un peu obligée d'accepter. Et là c'est vraiment trop drôle. Astrid est incapable de mentir donc quand la femme lui demande son prénom, elle bafouille car elle ne sait pas si elle doit dévoiler son véritable prénom ou inventer un alias.

— C'est une vraie question. Est-ce que James Bond s'appelle vraiment James ?

— Mais tu n'as aucune autre réf que James Bond en film d'espionnage ?

— Euh...

— Laisse tomber. Ce qui est encore plus drôle, c'est que comme Astrid est ultra nerveuse, Jeanne lui dit : « J'ai tout compris. Ne vous en faites pas, je comprends votre situation. Mais si vous voulez un conseil, laissez tomber. Fuyez. » Alors la pauvre Astrid est encore plus paniquée car elle pense qu'elle vient de griller sa couverture mais Jeanne ajoute : « Mais oui, quittez ce vieil amant ! ».

Les adolescentes éclatèrent de rire.

— Je peux t'assurer qu'Astrid était ultra confuse. Jeanne lui prodiguait des conseils sur les meilleures façons de gérer ses amants mais elle n'écoutait qu'à moitié car elle a vu le jeune homme de leur compartiment venir prendre un verre au wagon-bar. Et surtout, elle a vu qu'il possédait un pistolet à l'intérieur de sa veste lorsqu'il a sorti son portefeuille pour régler sa commande. Puis, il y a eu une petite secousse du train et le verre de Jeanne s'est renversé sur son propre chemisier, donc elle s'est éclipsée aux toilettes. Puis, Astrid est retournée peu de temps après dans son compartiment. Et là, elle découvre le vieil espion inconscient. Alors elle se dit que deux cadavres en deux jours, ça commence à faire beaucoup !

— Et le chat ?

— C'est bien, tu suis ! Le chat s'est réfugié en hauteur, là où sont rangées les valises. Ensuite, Jeanne, revenue des toilettes, découvre la scène. Et de nouveau un quiproquo ! Elle s' imagine qu'Astrid a tué son amant suite à ses conseils ! Ahahah ! Mais ensuite, c'est le jeune homme mystérieux qui débarque. Dès qu'il voit les deux femmes et l'espion inconscient, il dégaine son pistolet. Mais heureusement, le chat lui saute sur la figure et Jeanne en profite pour tirer la poignée d'urgence. Le méchant finit assommé par les valises qui ont glissé de leur rangement tandis qu'Astrid est renversée par terre. Elle est un peu désorientée mais en compagnie de Jeanne et du chat, elles s'enfuient par la fenêtre avant que le contrôleur n'arrive. En courant à travers champs, Astrid affirme que l'homme qu'elles ont assommé est certainement M, un célèbre et très dangereux mercenaire. Jeanne se demande si sa nouvelle amie n'aurait pas perdu la boule en se cognant par terre.

La sonnerie de la reprise des cours retentit pile à l'instant où Estelle achevait son résumé.

* * *

Fanny courut vers le banc de la cour de récréation où l'attendait sa meilleure amie, néanmoins reclassée en seconde position de son classement d'amies après une dispute il y a trois jours.

— Il était génial l'épisode d'hier soir ! Tu l'as vu ? dit Fanny avec beaucoup d'entrain.

— Bien sûr ! J'étais certaine que tu deviendrais fan de cette série ! lui répondit Estelle.

— Elle est trop drôle Jeanne ! Quand elles font de l'autostop, qu'un automobiliste s'arrête et leur demande le prix de la passe. Elle lui fout une de ses torgnoles en lui envoyant : « Elle est gratuite la première claque que je te passe ! Et la deuxième est aussi offerte ! » en récidivant.

— Et Astrid toute penaude qui répète à longueur de temps qu'elles doivent se faire discrètes parce qu'elles ont 2 cadavres sur le dos, un tueur à leurs trousses et un chat à protéger tandis que Jeanne insulte toutes les voitures qui ne s'arrêtent pas.

— Finalement, elles parviennent à se débrouiller pour arriver jusqu'à l'aéroport et même prendre un avion pour Stockholm grâce aux documents que lui avait remis le vieil espion mort.

— Oui. Dans l'avion, Astrid met Jeanne dans la confidence sur l'histoire du professeur enlevé, les Russes, M et tout le reste. Et Jeanne, qui est géniale, lui répond que c'est tellement abracadabrantesque que ça ne peut être que vrai. Elle lui raconte qu'elle prenait initialement le train pour passer le week-end chez sa cousine mais qu'elle décommanderait une fois arrivée à Stockholm. Elle tient à accompagner Astrid car cette dernière lui a avoué qu'elle ne parlait pas un mot d'anglais ni de suédois tandis que Jeanne est bilingue. La preuve selon elle, elle sait dire que « son tailleur est riche ». Je n'ai pas compris la blague si c'en était une.

— Moi non plus.

— Arrivées à Stockholm, elles se lancent donc sur les traces du professeur disparu. Et je n'ai pas compris pourquoi elles ont commencé leurs recherches par le Grand Hôtel ? Comment pouvaient-elles savoir qu'il avait sa chambre là-bas ?

— Rappelle-toi, elles ne le savaient pas au départ. Mais je crois que comme le nom de l'hôtel est en français, elles se sont imaginées que tous les Français en voyage à Stockholm descendaient là-bas. Sauf

que c'est un palace. À la réception, Jeanne se présente comme une amie d'Émile Fabre mais la réceptionniste n'est pas dupe et lui dit qu'elle ne pourra pas accéder à la chambre du professeur, qui est en outre surveillée en permanence par la police.

— Ah oui, j'ai bien aimé leur stratagème ! Comme c'est l'heure du fika, elles s'installent au salon de thé de l'hôtel avec les ascenseurs en ligne de mire pour surveiller les allées et venues des policiers, ceci afin d'en déduire à quel étage est la chambre du professeur. C'est intelligent.

— Oui, j'ai adoré tout ce passage car Astrid et Jeanne, qui ne sont pas du tout bourgeoises, sont installées dans un restaurant de palace et ne connaissent pas les bonnes manières. Astrid fait tout pour être la plus discrète possible alors que Jeanne lâche un gros rot après avoir bu trop vite, ce qui fait se retourner tous les autres clients. Puis c'est Astrid, malgré elle, qui renverse un couvert métallique par terre et Jeanne qui en est morte de rire.

— Oui et en réaction, Astrid est alors prise d'un fou rire qu'elle ne parvient pas à interrompre !

— Elles finissent par se faire virer par le personnel de l'hôtel. Et à la fin, c'est Jeanne qui, cette fois-ci, n'est pas contente car bien qu'elles aient repéré l'étage de la chambre du professeur, elles ne pourront plus jamais remettre les pieds dans l'établissement.

— Oui, c'était drôle. Quand même, je me dis que plus tard, j'aimerais être comme elles. Faire ce que je veux.

— Roter au restaurant.

— Vivre des aventures trépidantes.

— Claquer les mecs qui t'insultent.

— Rigoler entre filles.

— Trop.

Soudain, un ballon de foot frôla Fanny.

— Qui est-ce qui a envoyé ça ? s'énerva cette dernière.

Un garçon s’avança craintivement vers elle.

— Pardon, eut-il tout juste le temps de dire avant que le ballon renvoyé par Fanny n’atterrisse dans sa figure.

Cela déclencha un fou rire chez Estelle.

* * * *

Guillaume ramenait toujours son ballon de foot avec lui, ce qui avait le don d’agacer Hugo. Ils s’étaient donné rendez-vous pour une soirée foot. Mais le plan était de regarder le match Bordeaux-Auxerre, pas de faire des jongles dans le minuscule salon d’Ilyes. Ce dernier était plus compatissant : « Tant qu’il ne casse rien, pas de soucis. ». Mais ce soir, Guillaume n’était probablement pas au meilleur de sa forme et dès le second rebond du ballon, celui-ci partit dans la direction de la télévision. L’écran fut heureusement épargné mais le ballon avait renversé les divers appareils électroniques placés à proximité. Ilyes rebrancha hâtivement tous les câbles et les trois amis s’installèrent sur le canapé. Guillaume alluma la télévision et sélectionna la quatrième chaine. L’écran était plein de grésillements visuels.

— C’est normal ? s’inquiéta-t-il.

— Oui, c’est une chaine payante, il faut passer par le décodeur, pas par la TV. Je m’en charge. Attends, c’est bizarre, la télécommande du décodeur ne répond pas, s’interrogea Ilyes.

Hugo soupçonna un effet post-traumatique du choc entre le décodeur et le ballon. Il tenta de brancher et rebrancher l’appareil tandis qu’Ilyes, dans l’hypothèse où le problème venait de la télécommande, cherchait dans tous les recoins de son appartement des piles de rechange. Les piles de la télécommande de la télévision n’étaient évidemment pas du même format. L’écran continuait d’émettre des grésillements sonores désagréables.

— Guillaume, tu peux éteindre la télévision, ça m’agace ce bruit, demanda Hugo, emmêlé dans les câbles.

— Ok, je change de chaine, répondit Guillaume.

La télévision diffusa une fiction d'époque d'après les tenues vestimentaires qu'essayaient deux jeunes femmes. Cela semblait correspondre aux années 1960. Les deux femmes, qui s'appelaient Astrid et Jeanne et se vouvoyaient, étaient deux Françaises dans un pays étranger. Après avoir essayé de multiples tenues, elles se maquillèrent et enfilèrent chacune une perruque. Elles commandèrent ensuite un taxi qui les déposa devant un bel hôtel.

— Mais qu'est-ce que tu as mis ? questionna Hugo.

— Je ne sais pas. On dirait une vieille série. Tu as vu quand elles étaient dans le taxi, c'était bizarre, le volant était à gauche comme chez nous mais ils roulaient du côté gauche de la route comme en Angleterre. Je ne sais pas où ça se passe mais ils sont cons dans ce pays !

Intrigué par l'observation de Guillaume ainsi que les robes ostentatoires d'Astrid et Jeanne, Hugo lâcha le décodeur et vint s'asseoir sur le canapé. Jeanne, dans un anglais à faire rougir la reine Elisabeth II, demanda une chambre pour deux à un étage bien précis. Devant l'hésitation du réceptionniste, elle précisa qu'elle souhaitait deux lits séparés, ce qui sembla rassurer ce dernier. Les clés en main, les deux femmes montèrent à leur étage et pénétrèrent dans leur chambre. Au bout du couloir, un policier était au garde-à-vous devant la porte d'une chambre.

— C'est obligé que ce soit moi, Jeanne ?

— Allez, du courage, Astrid ! Je vous l'ai dit mille fois, vous avez beaucoup de charme. Et avec votre adorable accent, il ne pourra pas vous résister. Tout ce que vous avez à faire, c'est de le ramener dans la chambre. Puis on l'enferme dans la salle de bain. Ensuite, je me charge de crocheter la serrure de la chambre du professeur et on récupère en vitesse tout ce qui peut nous être utile pour le retrouver. C'est un plan parfait, non ?

— Je ne suis plus certaine. C'était vraiment nécessaire que je m'habille avec une si longue robe ? Et puis ces talons, je n'ai pas l'habitude.

— Astrid, cessez de tenter de me séduire ! Votre cible, c'est ce charmant Suédois là-bas.

Jeanne poussa Astrid dans le couloir. Astrid marchait avec tant d'hésitation et de maladresse qu'elle donnait involontairement l'impression d'être ivre. « Quelle formidable comédienne ! », se dit Jeanne qui l'observait discrètement. Arrivée à hauteur du jeune policier suédois, grâce à ses hauts talons, elle bredouilla : « Hello, I'm alone. I... I... You... You are very pretty. ». Le policier resta de marbre. Hésitante, Astrid posa sa main sur l'épaule du garçon mais celui-ci l'écarta vivement et prononça des mots en suédois qui semblaient peu amicaux. « Sorry, I am French. I alone, You pretty, You follow me? ». Elle lui montra la porte de sa chambre mais le policier ne fit pas un mouvement. Elle tenta en français : « Je vous trouve très beau. », puis « Vous êtes très mignon. », et par dépit « Voulez-vous coucher avec moi ? ». Jeanne avait de la peine à se retenir d'éclater de rire, au contraire du policier, toujours stoïque. « Sweden cold pays but I am hot. », Astrid essaya de retirer une bretelle de sa robe, « It is very hot ici. ». Cela ne produisit pas le moindre effet. Désabusée, Astrid retourna vers sa chambre mais sa longue robe en partie détachée et ses talons perchés la firent chuter au milieu du couloir. Elle cria : « Aïe, je me suis tordue la cheville ! ». Le policier courut à son aide.

— Are you fine?

— Please help! My room.

— Ok, I bring you back in your room but please do not make more noise !

Le garçon la porta galamment jusqu'à sa chambre et la déposa sur son lit.

— Oh thank you! Wait! Please, my cheville hurt. I have a cream.

— Where?

— Bathroom.

Le policier pénétra dans la salle de bain. Astrid entendit un coup franc puis le son d'un objet lourd tombant au sol. Jeanne ressortit de la salle de bain.

— Qu'avez-vous fait ? s'exclama Astrid en se relevant précipitamment du lit.

— Je l'ai assommé. Ah mais ça a l'air d'aller déjà mieux votre cheville.

— C'était de la comédie. Mais ça ne faisait pas partie du plan de l'assommer. C'est de la folie d'attaquer un policier !

— Je n'avais pas le choix, j'ai réalisé que la porte de la salle de bain ne se verrouille que de l'intérieur. Comme quasiment toutes les salles de bain maintenant que j'y pense. Allez, ne tardons pas avant qu'il ne se réveille.

Astrid et Jeanne atteignirent la porte de la chambre du professeur. Jeanne inséra la clé et ouvrit la porte. Astrid s'exclama, surprise :

— Mais vous n'étiez pas censée la crocheter ?

— C'est quand même plus simple comme ça. J'ai juste eu à lui fouiller les poches. D'ailleurs, j'ai remarqué que, bien qu'il ait semblé indifférent à vos tentatives de séduction, son corps disait tout le contraire.

— Oh, réagit Astrid avec dégoût.

— Je plaisante.

La chambre du professeur Émile Fabre était admirablement ordonnée. Outre ses affaires personnelles, les deux femmes y trouvèrent des livres de mythologie nordique, des notes manuscrites et de vieilles lettres. Elles rassemblaient tous ces documents pour les consulter plus tard lorsqu'une ombre apparut dans l'encadrement de la porte de la chambre.

— Mais qu'est-ce que vous foutez ? s'écria Ilyes.

— Chut et viens t'asseoir, répondirent en chœur Guillaume et Hugo.

— On va voir la deuxième mi-temps au bar ?

— Chut, laisse-nous suivre !

Un policier suédois se tenait immobile face à elles. « I am sorry. », s'excusa Astrid. Mais l'homme lui répondit :

— Pas de sorry qui tienne.

— Mon Dieu, c'est l'homme du train ! s'écria Jeanne.

— Je ne vois pas de chat pour vous sauver la mise ce coup-ci, mes jolies !

M attrapa Astrid qui essayait de s'enfuir. Elle se débattit vivement mais l'homme lui empoigna la gorge. Sa figure commença à bleuir petit à petit.

Après une deuxième mi-temps bien fade, les trois amis se quittèrent à la sortie du bar.

— On se voit la semaine prochaine, même heure, proposa Guillaume.

— Si j'arrive à refaire fonctionner mon décodeur, répondit Ilyes.

— Mais il n'y a pas de match programmé dimanche soir prochain, nota Hugo.

Hugo et Ilyes comprirent et approuvèrent. Ce dernier conclut :

— Ok ! Mais Guillaume, tu ramènes des popcorn cette fois, pas un ballon de foot !

* * * * *

Justine était empêtrée dans une relation compliquée avec « La main de Loki ». D'un côté, elle s'était attachée aux deux personnages principaux féminins et à leurs péripéties rocambolesques. De l'autre, en tant qu'historienne détentrice d'un doctorat en mythologie nordique, ses nerfs étaient mis à rude épreuve dès que la mythologie était abordée dans l'intrigue. Elle avait tout d'abord été particulièrement intriguée par le titre. La main de Loki n'avait pas de signification particulière. Ce n'était pas le marteau de Thor par exemple. Pour Loki, il y avait des attributs plus pertinents comme ses chaussures, un rameau de gui, un saumon ou même, plus farfelu mais relativement adéquat, un masque. Alors, effectivement, des représentations modernes de son supplice le montraient mains entravées se débattant face au venin du serpent qui s'écoule goutte à goutte sur son visage, mais ses pieds l'étaient tout autant. Ce choix était particulièrement curieux. Mais ce qui la mit hors d'état fut les nouvelles fables élucubrées dans ce dernier épisode. « Un anneau », répéta-t-elle désespérément à la fin de l'épisode. « L'inspiration est évidente mais que sera-ce la prochaine fois ? La baguette magique d'Odin ? ».

Jeanne avait libéré Astrid en assommant M avec une transcription rare et particulièrement reconnue dans le monde universitaire du Codex Regius. À cet instant, Justine avait été préoccupée davantage par l'état de l'ouvrage que par celui d'Astrid. Néanmoins, les deux héroïnes s'étaient enfuies vers leur véritable hôtel, bien moins fastueux que le Grand Hôtel. Limitées par leurs économies, elles s'étaient contentées d'une chambre pour deux avec un unique lit. Elles y avaient retrouvé le chat qui leur signifiait son regret d'avoir été exclu de l'action. « Promis, nous t'emmènerons avec nous la prochaine fois. », lui dit Astrid. Puis, malgré l'heure tardive, Astrid et Jeanne se lancèrent dans la lecture des ouvrages de mythologie nordique pour la première et des diverses notes manuscrites du professeur pour la seconde. Astrid parcourait le panthéon nordique par ordre alphabétique à la recherche d'informations sur Loki. Frigg, épouse d'Odin, déesse de l'amour et du mariage. Idun, déesse dont les pommes procuraient l'éternelle jeunesse. Lofn, déesse des amours perdus ou contrariés. Si le choix lui avait été donné, Astrid serait plutôt partie à la recherche de ces déesses en lieu et place du dieu de la malice. Elle lut en détail les événements mythologiques liés à ce dernier.

— C'est terrible ces histoires ! Et puis ce Ragnarök ! Mais qui serait assez fou pour libérer Loki ?

— Astrid, le monde peut vous sembler paisible en France, mais regardez autour, la guerre est partout. Vous n'êtes pas aveugle, vous constatez cette course frénétique à l'armement entre les deux superpuissances. Alors, évidemment qu'ils seraient capables de tout entreprendre pour détenir cette arme de dissuasion ultime.

— Pfff... Si seulement le professeur Émile Fabre avait arrêté ses recherches...

— Et nous ? Nous devrions peut-être stopper notre quête. Et si nous retrouvions Loki ? Que se passerait-il ?

— Euh, mais nous, nous sommes des gentilles, bredouilla Astrid.

— Et alors, que feriez-vous, Astrid, le moment venu ?

— Je ne sais pas, j'espère ne pas me retrouver dans cette situation. Et vous, Jeanne ?

— Je pense que je le libérerai. Que je déclencherai le Ragnarök. Pour qu'on puisse tout recommencer à partir d'un monde vierge. Oui, pour faire table rase du passé, prononça Jeanne d'un ton mélancolique.

— Oh non ! Vous plaisantez Jeanne, s'insurgea Astrid.

Jeanne lui sourit, prit un coussin du lit qu'elle envoya vers Astrid. « Le Ragnarök a débuté ! » proclama Jeanne en renversant bruyamment une chaise. Elle attrapa un second coussin tandis qu'Astrid s'était saisie du premier. « Seule vous, Astrid, pouvez l'arrêter ! ». Les deux femmes se battirent avec amusement à coups d'oreillers sur le lit. Cette scène avait ravivé de doux souvenirs de l'internat chez Justine mais ceux-ci s'envolèrent aussitôt aux sons des plaintes des voisins à travers le mur. Astrid et Jeanne proclamèrent alors la trêve en réponse aux paroles inintelligibles mais sûrement peu aimables de leurs voisins. Elles éteignirent les feux puis allèrent se coucher dans leur lit.

Peu encline à s'endormir après cette agitation, Astrid demanda à Jeanne de lui résumer ce qu'elle avait lu des divers documents du professeur. À la manière d'une poétesse, Jeanne lui raconta les événements suivants. Loki aurait été emprisonné dans une grotte quelque part sur Terre. Sa main tendue surgirait du sol. Si quelqu'un rendait à Loki son anneau, celui-ci serait libéré. Il y a dix siècles, l'anneau de Loki fut retrouvé sur Terre. Pour éviter que quelqu'un de malintentionné ne réveillât le dieu, il fut confié au Viking Erik le Rouge la mission de rapporter l'anneau aux dieux. Cependant, ce dernier se perdit en chemin. Ses descendants poursuivirent son devoir mais aucun ne parvint jusqu'au royaume d'Asgard, pensant avoir atteint les limites du monde sur le continent américain. Au début de notre siècle, un jeune homme intrépide issu d'un peuple autochtone du nord de la Suède, les Sames, annonça avoir découvert le lieu où reposait Loki. Néanmoins, l'anneau de Loki était toujours porté disparu depuis l'épopée des Vikings. Malgré tout, avec l'aide d'un riche Suédois nommé Johan Lindgren, la trace de la relique fut retrouvée en Amérique du Nord. Johan Lindgren partit la chercher. Sur le chemin retour, le paquebot transatlantique qui le ramenait fut emporté par une tempête si exceptionnelle que l'on crût que les dieux l'avaient causée en guise de mise en garde. De peur, le jeune Same disparut et l'on ne sut jamais si Johan avait bien retrouvé l'anneau, l'épave n'ayant jamais été localisée. Jusqu'à ce jour, où le professeur Émile Fabre fouilla avec son équipe le paquebot retrouvé échoué au fond de la mer Baltique...

Astrid s'était endormie bien avant la fin de l'histoire. Justine était, quant à elle, restée bien éveillée, s'étant frappé la tête contre un coussin plus d'une dizaine de fois à l'écoute des inepties narrées. Elle parvint malgré tout à se calmer en pensant aux prochaines discussions passionnées qu'elle partagerait à ce sujet avec son amie.

Kevin était quelqu'un de ponctuel et fiable. Mais l'imprévu finit toujours par se produire. Ce dimanche soir, il regardait le journal télévisé avec sa compagne et leur chat. Puis une envie urgente l'avait dirigé vers la plus petite pièce de la maison pendant la courte plage de publicité placée avant le début du feuilleton hebdomadaire. Sa commission durait habituellement une vingtaine de secondes, une minute au maximum. Ce soir-là, Kevin battit son record : huit minutes. Et ceci sans circonstances atténuantes. Simplement un débit très faible mais continu, sans la moindre interruption possible. Du « psiii » et du « plop » accompagnés des « grrr » de Kevin.

Enfin libéré, Kevin fut agacé d'avoir manqué le début de l'épisode. Il essaya de reprendre le fil mais ne comprit pas pourquoi Astrid et Jeanne étaient prisonnières des Soviétiques au beau milieu d'un cimetière en pleine nuit. Il y avait également le professeur Émile Fabre, mais ce dernier n'était pas prisonnier. Il annonça aux deux héroïnes qu'il avait mis en scène sa disparition car ses travaux étaient financés et suivis par les Américains mais qu'il avait toujours été un sympathisant de l'idéologie communiste. Lorsqu'il s'approcha de son chat qui lui avait tant manqué et qu'Astrid disait regretter d'avoir emmené avec elle, ce dernier se rebella en apparent désaccord avec le volte-face de son maître. Puisque son maître changeait d'allégeance, il fit de même et se réfugia près d'Astrid. Quand le professeur essaya de le capturer, celui-ci courut entre les tombes. Par professionnalisme face à la fuite d'un ennemi de la mère patrie, les soldats soviétiques tirèrent à tout-va dans la direction du chat.

Les rafales surgissant du poste de télévision réveillèrent Louise en sursaut. Louise s'endormait très fréquemment face à l'écran. Elle avait précédemment désigné le canapé comme fautif en réponse aux remarques de son compagnon. Néanmoins, il lui avait rétorqué qu'elle s'assoupissait également au cinéma. Ainsi, elle n'avait pas eu gain de cause sur le changement de mobilier.

Louise demanda à son compagnon de lui raconter les événements ayant conduit à cette scène. Cette question posée innocemment agaça d'autant plus Kevin. Installé entre eux deux, le chat Charlie les regarda longuement à tour de rôle. Il semblait vouloir leur signifier qu'il était le seul à suivre dans cette maison. Puis, poursuivant ses manières narquoises, il attendit la fin de l'épisode pour effectuer un tour rapide à sa litière puis revenir s'assoupir sur le canapé.

Mathilde suivait assidument ce feuilleton pour trois raisons. En premier lieu, c'était son devoir de s'imprégner de la culture française actuelle, donc elle regardait les différentes émissions et fictions françaises diffusées à la télévision. Avant son arrivée en France, elle avait travaillé tout ce qui pouvait s'apprendre dans les livres, tel que la Gastronomie, l'Histoire, la Littérature, la Politique ou le Savoir-vivre, mais il ne fallait pas qu'elle donne l'impression de réciter une leçon. Ensuite, elle devait mettre à jour ses connaissances en se tenant informée de l'actualité française tant sociétale que culturelle.

La deuxième raison qui l'incitait à suivre cette fiction était son genre. Les histoires d'espionnage l'avaient passionnée dès son plus jeune âge. Mathilde était parfaitement consciente qu'elles étaient pleines de clichés et de fantaisies mais le plaisir ne s'était jamais estompé. Cela la fit notamment sourire que le général soviétique qui avait capturé Astrid et Jeanne fut nommé général Gradov. Puis il y avait eu la fameuse scène de sauvetage par les Américains, toujours prompt à débarquer au moment opportun. Après une âpre fusillade sans que quiconque ne semblait savoir viser correctement son adversaire, les Soviétiques et le professeur avaient pris la fuite. Le Dr. Jones, qui dirigeait les Américains enguirlanda Astrid et Jeanne, les accusant d'avoir ruiné leur plan. Les Américains surveillaient discrètement les Soviétiques dans l'attente qu'ils déterrent la carte de l'emplacement de la grotte de Loki qui serait supposément cachée dans une tombe de ce cimetière. A cause d'elles, ils avaient été contraints de se dévoiler pour les secourir. Mathilde riait de cette lamentation puérile. L'épisode se conclut sur Astrid retrouvant son chat, réapparu une fois les tirs arrêtés, et Jeanne, probablement exténuée de tous ces rebondissements, s'évanouissant dans les bras du Dr. Jones.

La troisième et dernière raison avait été le sujet du feuilleton. Mathilde souhaitait en apprendre davantage sur la mythologie nordique. Elle avait d'ailleurs méthodiquement pris des notes lors du dernier épisode bien qu'elle ne fût pas convaincue de l'exactitude historique et mythologique du feuilleton.

Néanmoins, sa cible étant une universitaire spécialiste du sujet, tout savoir était donc bon à prendre. Elles s'étaient rencontrées « fortuitement » à la bibliothèque et Mathilde avait prétendu s'intéresser aux mythes nordiques. Plusieurs discussions autour d'un café les avaient rapprochées. Elles étaient maintenant « amies » mais Mathilde avait le sentiment qu'il était possible d'aller encore un peu plus loin. On lui avait enseigné que plus intime est la relation, plus fiable sera la source. Ces méthodes ne dérangent pas Mathilde car c'était là son juste devoir pour la mère patrie.

* * * * *

Il était tout juste vingt heures mais Nora était déjà de retour à sa chambre d'hôtel. Les Français mangent si tard, avait-elle soupiré. Il lui avait été difficile de trouver un restaurant ouvert avant dix-neuf heures. Après une balade digestive dans le centre-ville historique, elle était donc retournée à son hôtel. Aucun de ses collègues de l'université de Göttingen ne participant à cette conférence, elle était venue seule présenter leurs travaux sur l'Inférence Conforme Adaptative. Nora s'allongea sur son lit. Ayant déjà répété une énième fois sa présentation lors du trajet en train, elle décida de passer le temps en regardant la télévision. Elle zappa sur les quelques chaînes de télévision disponibles avant de s'arrêter sur la numéro trois.

Deux femmes, Astrid et Johanne, discutaient en se baladant dans une vieille ville typique de Scandinavie. Nora reconnut Stockholm, y ayant déjà séjourné pendant un séminaire des jeunes mathématiciennes d'Europe. Astrid, la plus jeune des deux femmes, semblait émerveillée par l'architecture et le style vestimentaire des Suédoises. Deux jeunes femmes se tenant par la main frôlèrent Astrid. Celle-ci se retourna un instant pour les suivre du regard plus longuement. Lorsqu'Astrid reprit son chemin, elle avait perdu de vue Johanne. Anxieuse, elle accéléra le pas pour la retrouver mais la foule se densifiait. Astrid avait le sentiment de ne plus pouvoir respirer. Prise de malaise, Astrid s'effondrait à terre juste à l'instant où Johanne la rattrapa. Elle la prit par la main pour l'extirper de la cohue et la conduisit à l'écart des étroites ruelles bondées. Assises côte à côte sur un banc face à l'eau, Astrid laissa tomber sa tête sur l'épaule de Johanne, tout en gardant sa main serrée dans la sienne. Johanne la rassurait par des mots.

Nora ne parlait pas français. Elle n'avait pas compris un seul terme échangé lors des dialogues entre Astrid et Johanne. Néanmoins, Nora avait le sentiment d'avoir embrassé le cœur de l'histoire racontée dans ce programme télévisé.

Oscar, Pauline et leurs trois adolescents Quentin, Raphaëlle et Sandra étaient réunis face à l'écran de télévision. Chacun avait un plateau-repas posé sur les genoux. Tout en dévorant le repas préparé ensemble par toute la famille, les commentaires à propos de l'épisode fusaient de toute part.

— Qu'est-il arrivé à Astrid ? demanda Quentin.

— Je pense que c'était une crise d'angoisse, affirma Raphaëlle.

— De l'agoraphobie peut-être, suggéra Pauline.

— Quoi ? s'interrogea Sandra.

— Elles sont où maintenant ? Ça ne ressemble plus à Stockholm. On dirait un village d'époque, dit Quentin.

— Écoutez un peu au lieu de parler si vous voulez comprendre. Elles sont toujours à Stockholm, c'est une reconstitution, déclara Oscar.

Jeanne avait emmené Astrid au parc Skansen car elle savait que la présence d'animaux l'apaiserait. La fin de la journée approchait et le parc s'était vidé. Les deux femmes s'attardaient près de l'enclos des rennes. Soudain, la voix d'un jeune homme se fit entendre derrière elles.

— Pas un geste ! Je vous tiens en joue, mesdames. Retournez-vous doucement.

— M ! s'écria Jeanne.

— M ? Ahah, M est une légende destinée à effrayer les espions en herbe, répondit l'homme. Qui êtes-vous ? Pour qui travaillez-vous ? Pour quelles raisons cherchez-vous Loki ?

— Nous sommes inoffensives, s'empressa de dire Astrid.

— Pourtant vous m'avez déjà assommé deux fois ! Répondez-moi !

— Nous avons été embarquées dans cette histoire malgré nous, se défendit Astrid. Nous ne sommes pas des espionnes.

— Sottises ! Si vous ne travailliez pas dans les renseignements, vous ne connaîtriez pas la légende de M.

— Nous travaillons pour les services secrets français, affirma Jeanne.

— Foutaises, je le saurais. Vous êtes françaises mais vous travaillez pour le compte des Soviétiques !

— Mon amie dit la vérité, renchérit Astrid. Mais notre mission est terminée. Nous avons retrouvé le professeur Émile Fabre. C'est lui qui travaille pour les Soviétiques. Nous allons toutes les deux rentrer chez nous. Vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

— Non, nous n'allons pas abandonner, la contredit Jeanne. Notre devoir est de trouver Loki avant eux !

— Quoi ? s'exclama Astrid, surprise. Mais les Américains s'en chargeront ! Ce n'est pas le moment de...

— Les Américains ne valent pas mieux que les Soviétiques ! Nous avons tout ce qu'il faut pour retrouver la carte de l'emplacement de la grotte de Loki. Nous...

— Stop ! les interrompit l'homme. Vous savez où repose Loki ?

— Non, répondit vivement Astrid.

— Si ! Nous avons tous les documents pour le retrouver !

— Montrez-les-moi !

— Nous ne les avons pas ici, ils sont à notre hôtel.

— Très bien. Dans ce cas, allons-y, je vous suis, ordonna l'homme qui saisit Astrid.

Il pressa le canon de son pistolet sur la partie inférieure du dos d'Astrid, puis s'adressant à Jeanne :
« Et si tu tentes quoi que ce soit, je bute ta copine ! ».

Jeanne, Astrid et l'homme se dirigèrent vers la sortie de Skansen. Alors que le groupe passait le long de l'enclos de l'ours, Astrid trébucha. L'homme la releva brusquement tout en maintenant sa menace armée, mais ce court incident avait fait détourner son regard de Jeanne qui pointait maintenant une arme dans sa direction. Surpris mais pas déconcerté, l'homme dit :

— D'où sors-tu ce pistolet ? Qu'est-ce que tu vas faire avec ? Pour rappel, au moindre mouvement, j'élimine ta copine.

— Si tu la blesses d'une quelconque façon, c'est toi que j'élimine. Je n'ai pas peur de toi. Tu n'es pas le premier gars que je croise qui se croit tout-puissant simplement parce qu'il a une arme à la main.

— Calmez-vous, dit Astrid paniquée. Jeanne, lâchez cette arme. Nous allons donner tous les documents que nous avons et le monsieur va nous laisser partir.

— Astrid, réfléchissez une seconde, il nous tuera dès qu'il aura récupéré ce qu'il souhaite.

Face à la détermination de Jeanne, l'homme, maintenant décontenancé que ses menaces ne produisent pas leur effet ordinaire, prit Astrid comme bouclier humain. Jeanne continua à pointer l'homme. Astrid essayait de se dégager de l'homme mais il l'empoignait solidement. Un coup de feu se fit entendre à la dernière seconde de l'épisode.

— Ah les salauds ! s'exclama Sandra.

— Eh, pas de gros mots ! lui rappela sa mère.

— Non mais c'est relou, on va devoir attendre une semaine pour savoir la suite, souffla Raphaëlle.

La petite famille mangeait ce dimanche soir sur la table de la cuisine en comité réduit. Oscar et Sandra étaient absents car le père avait exceptionnellement convaincu la benjamine de l'accompagner pour son jogging hebdomadaire. Ainsi, les trois membres restants de la famille, qui n'escomptaient pas les attendre pour dîner, purent se disposer autour de la petite table de telle sorte que le petit poste de télévision placé dans la cuisine soit bien visible par tous et toutes. Après le générique, l'épisode débuta en diffusant à nouveau les instants précédant le tant attendu coup de feu. Enfin, les téléspectatrices et

télespectateurs eurent la confirmation que Jeanne était celle qui avait tiré. Elle avait touché l'homme à l'épaule droite. Ce dernier, droitier, avait aussitôt répondu mais, perturbé par le choc, son tir fut dévié, égratigna la hanche d'Astrid et manqua de plusieurs centimètres Jeanne. Astrid s'écroula par terre. Enfin, sans nervosité apparente, Jeanne enchérit avec deux tirs supplémentaires qui firent chacun mouche sur le torse maintenant dégagé de l'homme. Ce dernier, projeté en arrière par la violence des coups, tomba à la renverse dans l'enclos avoisinant.

Les coups de feu avaient attiré le personnel du parc qui s'empressa de contacter les secours et la police. Astrid fut prise en charge tandis que Jeanne expliquait la situation aux forces de l'ordre. En leur montrant les documents de l'ambassade française que le vieil espion avait remis à Astrid, elle évita un lourd interrogatoire. Elle fut néanmoins contrainte de leur remettre son arme. Les policiers se mirent à la recherche de l'homme blessé mais, bien que constatant des traces de sang dans l'enclos de l'ours, ne retrouvèrent que l'animal dans l'espace délimité.

Quelques heures plus tard, Astrid et Jeanne se retrouvèrent dans leur chambre d'hôtel. Astrid avait un bandage sur la hanche mais parvenait à se déplacer sans difficultés. Jeanne était passée à l'ambassade de France pour relater les événements des derniers jours et transmettre les documents du professeur Émile Fabre à l'autorité compétente, mais l'ambassadeur y était absent car participant au mariage de sa fille. Jeanne feuilletait encore les documents à la recherche de l'emplacement de la cachette de la carte. Astrid la regardait sans prononcer un mot, caressant son chat. Jeanne, ayant remarqué l'attitude muette de son amie, lui annonça :

— J'ai compris, dit-elle en rangeant les papiers. Nous rentrerons demain en France. Mais, avant cela, nous sortons pour notre dernière nuit en Suède. Faites-vous belle Astrid !

— Pourquoi ?

— Comme je vous l'ai dit. L'ambassadeur n'était pas à l'ambassade et je ne veux pas donner ces documents à n'importe qui. Ce soir, nous prenons part au mariage de sa fille pour les lui transmettre !

— Vous plaisantez ?

— Non. Il y en a marre de se battre, d'être capturé ou de se faire tirer dessus. Nous avons bien le droit de nous amuser un peu nous aussi !

Les deux femmes rirent puis se préparèrent ensemble. Tandis que Jeanne coiffait méticuleusement Astrid, cette dernière lui demanda :

— Je ne savais pas que vous aviez une arme.

— Ce n'était pas mon arme. C'est le pistolet que j'avais subtilisé à notre cher Dr. Jones. Je m'attendais à ce que nous recroisions tôt ou tard M.

— Oh, vous le lui avez volé lorsque vous vous êtes évanouie dans ses bras ! Quelle comédienne !

— Ah, vous savez, le rôle de la femme en détresse s'évanouissant dans les bras de son sauveur est très simple à jouer devant un public masculin, qui plus est américain.

— Jeanne, je n'aime pas toute cette violence. Mais vous aviez certainement raison. Il nous aurait tuées. Merci.

Jeanne ne répondit pas car elle était très concentrée sur les mèches de cheveux de son amie. Elle dit enfin :

— Je crois que ce n'est pas mal là non ?

Astrid se leva pour constater le résultat dans le miroir.

— Mais vous avez coupé très court !

— C'est moderne, les jeunes femmes se coiffent comme ça de nos jours ! Ça ne vous plait pas ?

— Mais, regardez-moi, je ressemble à un garçon !

— Et alors ! Il y a bien quelques garçons qui sont mignons, non ? Allez, ne tardons point !

La soirée de mariage de la fille de l'ambassadeur de France se déroulait dans la grande salle prestigieuse de l'hôtel de ville de Stockholm. Grâce à sa verve autant anglaise que suédoise, Jeanne était parvenue à s'infiltrer au somptueux évènement en compagnie d'Astrid. Le bal venait de commencer. Des

invités leur indiquèrent du doigt l'ambassadeur dansant avec sa femme. À la fin du morceau de musique, l'indélicate Jeanne poussa la femme de l'ambassadeur dans les bras d'Astrid et agrippa fermement ceux du diplomate. D'abord interloqué, celui-ci se laissa rapidement faire, rassuré par le charme de l'élégante femme. Jeanne lui expliqua toute l'affaire. Son discours dura un long moment, prolongeant ainsi l'étreinte et repoussant à de multiples reprises et sans ménagement les différentes prétendantes à une danse avec l'ambassadeur. En guise de réponse, il lui promit de conserver les documents que Jeanne sortit telle une prestidigitatrice de sa robe, de faciliter leur retour en France et de prévenir les renseignements suédois de la présence d'espions soviétiques et américains sur le territoire. Il lui rappela néanmoins que les Américains étaient leurs alliés. Jeanne manifesta immédiatement son désaccord en lui écrasant vigoureusement le pied, tout en formulant d'hypocrites excuses, ce qui conclut là leur échange. Elle se retourna à la recherche d'Astrid mais un homme l'empoigna pour une danse. Allant exprimer de nouveau son désaccord, elle reconnut le Dr. Jones.

— Oh ! Notre cher docteur Jones ! Quelle surprise de vous revoir !

— Est-ce vraiment une surprise ? Mademoiselle ?

— Jeanne simplement. Franchement, ce n'est pas un cadeau de danser avec vous. Votre corps est trop rigide, détendez-vous donc.

— Mademoiselle Jeanne, si je suis tendu, c'est par votre faute ! Tout le monde est déjà au courant des coups de feu à Skansen de cet après-midi !

— Oh ça...

— Je veux éviter tout incident diplomatique avec les autorités suédoises, alors vous allez me suivre pour délivrer des explications en bonne et due forme.

— Oh ce serait donc ma faute ! C'était votre arme, pas la mienne.

— Justement, c'est le problème, s'énerva le Dr. Jones.

— J'ai l'impression que vous essayez de me faire passer pour la méchante de l'histoire.

— Si vous n'êtes pas avec nous alors vous êtes méchante.

— Ah là là, et dire que j’admirais les beaux G.I. venus nous délivrer dans ma jeunesse...

Pendant ce temps, après une courte danse, Astrid avait libéré la femme de l’ambassadeur avec de sincères excuses à propos du comportement de son amie. Elle s’était ensuite mise en retrait pour observer Jeanne dansant gracieusement avec l’ambassadeur. Personne ne l’avait invité à danser. Ce n’était pas étonnant vu sa ridicule coupe de cheveux, pensa-t-elle. Soudain, tandis qu’elle contemplait son amie au centre de la foule dansante, elle fut prise du même malaise qui l’avait atteinte dans la vieille ville. Heureusement située proche d’une issue de secours, elle parvint à sortir et l’air marin lui permit de récupérer ses moyens.

Respirant à plein poumons, elle marchait sur les quais autour de l’hôtel de ville lorsqu’elle l’aperçut. C’était une évidence. Le dernier mot laissé par le jeune Same ayant découvert la grotte de Loki n’indiquait pas une tombe. Elle s’approcha du cénotaphe doré. La date gravée ne fit qu’accréditer sa certitude. 1923. La même date que le naufrage du Sverige-Nordamerika. Astrid retourna en hâte à l’intérieur.

Débarassée pendant un bref instant du Dr. Jones pour incontinence masculine, Jeanne avait engagé une discussion passionnante avec la jeune mariée qui s’exclamait :

— Mais c’est si extraordinaire que vous connaissiez Carlotta ! Elle devait être présente ce soir mais son avion au départ du Caire a été annulé au dernier moment. Et vous avez donc également côtoyé Sarah à Saïgon ?

— Oui, nous étions camarades au lycée français. Elle...

— Jeanne, l’interrompit Astrid. Je sais où est cachée la carte !

— Oh Astrid, vous revoilà, je vous avais perdu de vue. Laissez-moi vous présenter...

— Nous n’avons pas de temps à perdre. Désolé madame, tous mes vœux de bonheur mais nous avons une mission et la République française compte sur nous !

— Mais je ne vous comprends plus, Astrid. Nous avons convenu de partir demain.

— Suivez-moi !

Astrid conduisit Jeanne jusqu'au cénotaphe. Jeanne ressentait enfin l'excitation de la découverte d'Astrid. Elles scrutèrent toutes les deux la sculpture et après divers tâtonnements extrayaient un papier brun dissimulé. Astrid alluma un briquet.

— Que faites-vous ? s'exclama Jeanne en éloignant le fragile papier de la flamme.

— Je vais détruire la carte. Comme ça, personne ne retrouvera Loki.

— Vous avez perdu la tête !

— Non, c'est la chose la plus logique à faire. Plus de carte, plus de Loki et donc plus de Ragnarök. Et nous rentrerons chez nous demain, notre mission accomplie.

— Astrid, nous aurions peut-être l'unique opportunité d'interagir avec une divinité et vous la jetteriez au feu comme ça ! lui répondit Jeanne en dépliant la carte qui représentait le sommet d'une montagne et une croix indiquant l'emplacement de la grotte telle une carte au trésor de pirate.

— Oui comme ça, confirma Astrid en s'emparant vivement de la carte.

A cet instant, un coup de feu retentit. Astrid s'écroula par terre en échappant un cri de douleur. Le docteur Jones, accompagné de trois agents américains, sortit de l'ombre. Il ramassa la carte qu'Astrid avait laissé échapper tandis que Jeanne se précipitait vers son amie, compressant son épaule pour stopper le jaillissement du sang.

— Vous êtes un monstre ! cracha Jeanne en direction de l'Américain.

— Taisez-vous ! Vous avez failli réduire en cendres notre seul moyen de retrouver Loki !

Astrid répliqua :

— Sans nous, vous seriez encore en train d'exhumer tous les squelettes de la région !

— Peut-être, mais votre incompetence manifeste dans le monde de l'espionnage représente une menace pour nos intérêts. Maintenant que nous avons la carte en main, vous ne représentez qu'une menace supplémentaire à nos yeux. Adieu mes jolies ! dit-il en pointant son arme vers les deux femmes.

— Baissez vos armes, messieurs ! ordonna le général Gradov, surgissant de l'ombre.

Il était suivi de trois agents soviétiques et du professeur Émile Fabre. Les Américains, au lieu d'obtempérer, redirigèrent leurs armes vers leurs ennemis jurés puis rapidement les tirs retentirent. Jeanne tira Astrid à l'écart de l'affrontement. Elle déchira le bas de sa robe pour réaliser un bandage sur l'épaule de son amie. Après de nombreux échanges de tirs et l'effondrement d'un homme de main dans chaque clan, les Américains prirent la fuite au volant d'une berline noire poursuivis par les Soviétiques dans une berline couleur bordeaux.

— Nous ne devons pas laisser le professeur Émile Fabre s'échapper ! s'écria Jeanne en soulevant Astrid vers le parking des convives du mariage.

— Pourquoi ? lui demanda Astrid.

— Si nous récupérons l'anneau de Loki, alors même s'ils retrouvent la grotte, ils ne pourront pas déclencher le Ragnarök. Excusez-moi, messieurs-dames, nous réquisitionnons votre véhicule ! Au nom des services secrets français ! ordonna Jeanne en éjectant de leur voiture un jeune couple français s'apprêtant à quitter le mariage.

Elle poussa Astrid sur le siège passager et prit le volant, démarrant en trombe la vive 204. Les espions ennemis continuant à échanger des tirs dans le silence nocturne des rues de la capitale suédoise, Jeanne n'eut pas de difficultés à retrouver leurs traces. Néanmoins, arrivées à leur hauteur, ces derniers visèrent également son véhicule. Le pare-brise éclata en morceaux. Malgré les cris d'Astrid, recroquevillée pour éviter les rafales, Jeanne maintint la pression sur les Soviétiques, toujours aux basques des Américains.

L'aube approchait. Le trafic routier augmentait peu à peu et quelques Suédois matinaux arpentaient les trottoirs. La course-poursuite bouscula cette calme procession dominicale. Les Américains dépassaient les voitures par la droite, faisant face aux véhicules en sens inverse. Les Soviétiques dépassaient par la gauche, zigzaguant entre les piétons. Jeanne suivait alternativement l'une ou l'autre des voitures, n'hésitant pas à utiliser son pare-chocs pour les ralentir, mais elle ne récoltait en guise de réponse que des salves de balles de fusil-mitrailleur. Quelques instants plus tard, probablement alertés par le désordre

routier, les quelques véhicules civils circulant sur le boulevard s'arrêtaient sur leurs voies pour laisser le passage libre au cortège infernal. « La fameuse politesse des Suédois ! » ironisa Astrid.

Cependant, tous les véhicules à l'arrêt se mirent soudainement en marche tels un ballet parfaitement chorégraphié. Ils croisèrent la route des trois véhicules qui roulaient à toute allure.

* * * * *

C'était le rendez-vous hebdomadaire de Thomas. Le dimanche soir, après avoir passé la journée à marcher en forêt, à pêcher dans l'étang ou à s'occuper de son jardin, Thomas s'asseyait sur son confortable canapé face au poste de télévision. Croisant les jambes, il feuilletait alors le magazine d'Histoire livré la veille dans sa boîte aux lettres. Avant de lire chaque article en détail, il aimait le parcourir de page en page, attrapant au vol quelques dates en gras ou des images qui imprégnaient la rétine. Cela lui permettait d'organiser sa lecture non linéaire. Il commencerait donc par la courte rubrique hebdomadaire sur la représentation d'événements historiques dans la fiction pour conclure par le dossier consacré à la montée du fascisme en Europe.

Un court paragraphe revenait sur le Dagen H. Le dimanche 3 septembre 1967 à 5 heures, la Suède changeait de sens de circulation automobile. L'événement avait été récemment représenté dans le feuilleton télévisé « La main de Loki ». Néanmoins, comme dans de nombreuses adaptations, les faits retranscrits avaient été altérés pour le besoin du divertissement. En premier lieu, une vaste opération de communication avait été mise en place en amont de telle sorte que les protagonistes auraient dû être informés de l'opération. De plus, la circulation des véhicules non essentiels était interdite quelques heures avant le Dagen H, ce qui ne semblait pas avoir été représenté dans le feuilleton. Ensuite, aucun accident au moment de l'inversion des voies de circulation n'avait été déploré, contrairement à l'impressionnant carambolage provoqué par les antagonistes américains et soviétiques dans le feuilleton. En outre, de nombreux policiers étaient présents ce matin-là dans les rues pour orienter la circulation. Il était donc incongru d'assister à une telle fusillade sans l'intervention rapide de forces de l'ordre. Enfin, que la scène se conclue sur les Soviétiques, les Américains et le personnage de Jeanne parvenant à subtiliser des motos dans la même rue stockholmoise afin de reprendre leur course-poursuite, abandonnant par ailleurs le

pauvre personnage d'Astrid seule dans sa 204 en piteux état, était bien la preuve que toute cette séquence n'avait nullement vocation à délivrer un cours d'Histoire. L'article était signé Ulysse.

Le travail de Virginie consistait à ouvrir, lire et trier l'ensemble du courrier reçu au service réclamations diverses des chaînes de la télévision publique. Elle disposait de trois casiers de tri. Le premier casier, le moins rempli, comprenait le courrier à transmettre au service concerné par la demande. Le second casier, le plus fourni, était plus précisément une corbeille à papier. Avec son expérience, Virginie était d'ordinaire capable de trier les différentes lettres simplement par l'observation de leur enveloppe. Néanmoins, le cachet de cette lettre détonait tant avec son contenu que Virginie la relut une seconde fois :

Cher diffuseur du feuilleton télévisé « La main de Loki »,

A la suite du dernier épisode diffusé sur votre chaîne de télévision, nous portons réclamation quant aux représentations faussées et préjudiciables de certains faits.

En premier lieu, bien qu'il soit remarquable d'avoir mis en avant une automobile modèle 204 dans une série télévisée à grande audience, il est néanmoins déplorable que celle-ci soit tant martyrisée. Nous ne dénombrerons pas les trop nombreux coups de pare-chocs, vitres brisées et impacts sur sa carrosserie. Néanmoins, la 204 parvenant à poursuivre sa route vers le nord de la Suède à la suite du désordre provoqué dans les rues de Stockholm, sa robustesse exemplaire et unanimement reconnue semblait correctement mise en valeur. Cependant, quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque la 204 s'arrêta subitement peu après que le personnage prénommé Astrid eut recueilli celui de Jeanne à court d'essence dans sa motocyclette. Un problème de commande de boîte de vitesses était diagnostiqué par la protagoniste. Or, après moult recherches, nous vous assurons que la 204 n'a jamais présenté un tel défaut technique. Un mauvais contrôle de la qualité des pièces manufacturées est suggéré par Astrid comme justification diégétique à cette panne. Nous démentons formellement ces affirmations qui portent préjudice à la réputation de la 204. En guise de compromis, nous exigeons l'ajout au générique de la mention légale : toute ressemblance avec des faits, des personnages *ou des véhicules* existants serait purement fortuite.

Dans un second temps, une scène d'une rare violence est montrée à l'écran sans avertissement préalable. Alors que le personnage d'Astrid se morfondait au bord de la route déserte, une virulente explosion se fit entendre. Le personnage fantasque de Jeanne avait mis le feu à la 204. La merveilleuse automobile est ainsi filmée en proie aux flammes pendant plusieurs minutes. Les cauchemars résultant de ces images insoutenables se manifestent déjà parmi les collectionneurs de 204. Nous réclamons donc l'ajout de la mention : aucun animal *ni* 204 n'ont été blessés durant le tournage.

Dans l'attente des modifications suggérées, veuillez agréer mes respectueuses salutations,

Le président du club des amis de la 204.

Virginie plaça la lettre dans le troisième casier, une jolie boîte en bois étiquetée « Missives désinvoltes, absurdes et gratifiantes d'espérance ».

* * * * *

Wendy, seule, assise sur son fauteuil, regardait sa télévision. Astrid était abasourdie. Jeanne venait de faire exploser leur voiture alors qu'elles étaient égarées sur une route déserte au milieu des collines nordiques. Jeanne se justifia. La voiture était en panne. Le bruit de l'explosion et la lumière des flammes agiraient comme un signal de détresse. Moins d'une heure plus tard, un éleveur autochtone accompagné de son troupeau de rennes venait à leur rencontre. Ils ne parlaient pas la même langue mais elles comprirent qu'il les invitait à le suivre, ce qu'elles firent. Après une longue marche, le petit groupe atteignit le campement d'une communauté same. Astrid et Jeanne furent accueillies avec allégresse. Tandis qu'on leur offrait à manger et à boire, leur guide leur présenta un vieil homme qui leur dit en français qu'elles étaient les bienvenues, qu'elles pouvaient se reposer dans cette hutte si elles le souhaitaient et qu'elles pourraient échanger avec lui le lendemain.

A la suite d'un long sommeil salvateur après les deux dernières journées éreintantes, Astrid et Jeanne interrogèrent le vieil homme same. Il leur expliqua la vie nomade des éleveurs de rennes et le fonctionnement de cette communauté. Lorsqu'Astrid le questionna sur sa connaissance du français, il répondit qu'un ami le lui avait appris lorsqu'il avait migré dans les villes suédoises lors de sa jeunesse avant de revenir plus tard dans la communauté. Il était le seul à parler le français. De plus, peu d'entre eux

parlaient le suédois. Leur tour venu, Astrid et Jeanne lui racontèrent leur périple. Le vieil homme s'était montré pensif à l'écoute de la légende de Loki mais ne réagit pas lorsqu'elles lui demandèrent s'il avait déjà entendu cette histoire. Elles n'insistèrent pas.

Malgré la barrière du langage, Astrid et Jeanne s'intégraient aisément au sein des Sames. Au deuxième jour, lorsqu'une femme tendit un bol de nourriture à Jeanne, cette dernière, fatiguée d'être servie, l'accepta mais se leva ensuite pour distribuer la nourriture à tous ceux non servis. Tout le monde fut surpris de sa réaction. Désormais, elles ne furent plus traitées comme des invitées mais comme des membres de la communauté. Astrid aimait s'occuper des rennes. Elle n'avait jamais approché de cervidés de si près. Tous les éleveurs étaient des hommes mais ils l'avaient néanmoins acceptée parmi eux. Mes cheveux courts m'ont peut-être aidée, disait-elle à son amie en riant. Jeanne, quant à elle, préférait la compagnie des enfants. Ces derniers, timides au départ face à cette curieuse étrangère, l'avaient ensuite rapidement adoptée.

Deux semaines s'étaient écoulées. Le troupeau ayant épuisé les ressources du territoire alentour, les éleveurs annoncèrent à la communauté le moment venu de la migration vers une nouvelle région plus abondante. Le lendemain, la communauté pliait camp. Le vieil homme prévint Jeanne que la direction qu'ils prenaient s'éloignait des routes et villes modernes. Tandis que Jeanne hésitait sur la marche à suivre, elle réalisa qu'Astrid était déjà partie en tête, dirigeant le troupeau.

Après plusieurs jours de marche, alors que le groupe pénétrait dans une vallée, Astrid reconnut immédiatement le sommet caractéristique de la montagne lui faisant face. C'était l'exacte réplique du dessin sur la carte qu'elles avaient tenue entre leurs mains pendant un bref instant à Stockholm. Elle se retourna vers Jeanne qui l'avait manifestement aussi identifiée. Elles demeurèrent toutes deux muettes. Tandis que le vieil homme insistait pour poursuivre la route, le troupeau de rennes adopta cette contrée d'accueil. Le camp fut donc installé. Le soir venu, auprès du feu, Jeanne vint s'asseoir près d'Astrid. Alors qu'elles n'osaient rien dire, Astrid confessa enfin qu'elle ne recherchait plus l'aventure, que tous ces mythes stupides ne l'avaient jamais intéressée et qu'elle ne s'était jamais aussi bien sentie qu'ici. Sans prononcer ne serait-ce qu'un murmure, Jeanne lui répondit en couchant délicatement sa tête sur l'épaule de son amie.

Xavier, seul, assis sur son fauteuil, regardait sa télévision. Une explosion résonna dans la vallée. Depuis que la communauté s'était installée, chaque jour, à de multiples reprises, Astrid et Jeanne entendaient la montagne agoniser. Deux éleveurs intrépides étaient partis en reconnaissance. À leur retour, le vieil homme traduisit leur récit aux deux femmes. Ils avaient observé deux groupes armés distincts. Ils ne semblaient ni s'affronter, ni coopérer. Chacun occupait son flanc de la montagne et s'attelait à la même tâche. Les sons entendus chaque jour étaient les explosifs qu'utilisaient ces hommes pour creuser la montagne. Les éclaireurs avaient été intrigués que les hommes semblassent former des trous de manière irréfléchie. Leur action était dangereuse et ils avaient vu deux soldats emportés par un éboulis que leurs camarades avaient provoqué. Les deux Sames étaient rentrés avant de devenir les prochaines victimes de cette folie destructrice. Le vieil homme conclut en affirmant que ces hommes subiraient certainement le courroux des divinités qu'ils recherchaient tant. Astrid espérait que les Américains et Soviétiques perdissent patience et abandonnassent, Jeanne que leur bêtise les tuât tous. Astrid se demandait pourquoi fouillaient-ils au hasard alors qu'ils possédaient la carte. Jeanne lui rappela que ni les Américains, ni les Soviétiques, ni l'illustre professeur avaient trouvé la carte mais elle. Jeanne était persuadée que ces imbéciles avaient été incapables de la déchiffrer.

Les semaines s'écoulèrent et l'hiver s'installa. Les explosions ne cessaient point. Cela minait le moral d'Astrid qui souhaitait partir. Elle pensait à ses gerbilles ainsi qu'à son chat, qu'elle avait le sentiment d'avoir abandonnés. Jeanne la rassurait en lui rappelant que les premières étaient aux bons soins de sa voisine et que le second avait certainement été pris en charge par l'ambassade en même temps que les derniers documents du professeur laissés dans leur chambre d'hôtel. Un événement terrible précipita le départ des deux femmes.

Tandis qu'Astrid surveillait le troupeau de rennes à l'écart du campement, elle entendit un bruit de moteur s'approchant. Elle aperçut au loin un homme sur un petit engin. Il semblait seul et ne portait pas une tenue militaire, ce qui la rassura. La motoneige venait dans sa direction. L'éleveur qui accompagnait Astrid retourna au campement pour prévenir de l'arrivée d'un inconnu. Cependant, quand l'homme descendit de son engin motorisé et regarda Astrid droit dans les yeux, elle sut qu'il n'était pas

un innocent voyageur inconnu. M sortit un couteau et, d'un cri d'appel à la vengeance, se jeta sur elle. Alerté par le cri, le renne le plus intrépide fonça sur l'assaillant. L'homme fut renversé mais blessa le renne dans la manœuvre, qui exprima un brame de douleur. En réaction, le troupeau tout entier s'affola et se dispersa. L'homme se releva mais il eut le sentiment de voir double.

Jeanne, redoutant le danger dès l'avertissement lointain du Same, avait immédiatement couru vers Astrid, devançant ainsi les autres. M hésitait car il voyait plusieurs hommes approcher au loin mais les deux cibles de sa vengeance se tenaient face à lui. Jeanne le défia. Elle avançait vers lui, sans arme pour se défendre, en le traitant de mauviette. M reculait, se rapprochant de sa motoneige. Finalement, malgré les supplications inaudibles d'Astrid, l'homme s'arrêta et laissa Jeanne s'approcher de lui. Il porta la première attaque. Jeanne l'évita. Elle semblait si vive et lui si lent. Il réessayait mais ne parvenait qu'à la frôler. Jeanne lança enfin une contre-attaque, frappant l'homme sur son point faible. L'homme lâcha son couteau dans un grognement de douleur mais n'abandonna pas. Jeanne et M se battirent au corps à corps. Les deux adversaires délivraient et recevaient de violentes frappes. Les Sames étaient arrivés auprès d'Astrid mais nul ne savait comment intervenir dans ce monstrueux combat. Enfin, Jeanne se tenait dans une position avantageuse, en capacité d'étrangler l'homme. Ce dernier tenta de se débattre mais finit par lâcher prise et la supplia de relâcher son étreinte. Mais le bras musclé de Jeanne ne se décontracta pas et l'homme perdit connaissance. Lorsque tout le monde eut rejoint Jeanne, ils constatèrent que l'homme était mort.

Le soir venu, le vieil homme annonça à Astrid et Jeanne qu'elles devraient partir inéluctablement le lendemain. Elles prendraient la motoneige de l'homme pour rejoindre la ville la plus proche dont il leur indiquerait la direction. Elles ne bronchèrent pas, convaincues elles aussi que c'était la meilleure décision. Auprès du feu, Jeanne justifia ses actes mais Astrid ne réagit pas.

Le lendemain, Jeanne prit les commandes de la motoneige. Astrid s'assit derrière elle. Après de touchants adieux à la communauté same et une énième explosion entendue, les deux femmes partirent en direction de la ville indiquée par le vieil homme. Mais au bout d'un kilomètre, Jeanne bifurqua brusquement vers une nouvelle direction. Le vieil homme ayant assisté à la manœuvre ordonna qu'un traineau fût attelé.

Trente minutes plus tard, Jeanne stoppait la motoneige devant une petite église rouge en bois, isolée au milieu de la vallée. Astrid ironisa sur la définition de ville selon le vieil homme same pensant que Jeanne avait suivi la route indiquée, mais Jeanne lui répondit qu'elle avait déchiffré la carte de Loki. Elle montra à Astrid une carte de la région. Elle l'avait trouvée dans les affaires de l'homme qu'elle avait tué. La carte était tout à fait banale. Elle la déplia et lui indiqua du doigt où elles étaient maintenant. Elle pointait une croix qui représentait la localisation de l'église isolée. Jeanne était certaine que la croix sur la carte de Loki avait la même signification. Les Américains et Soviétiques ne trouvaient pas l'emplacement de la grotte car ils cherchaient uniquement sur le sommet de la montagne. Cette église était la seule à proximité de ce sommet. Astrid admit qu'elle avait peut-être raison mais se montrait peu enthousiaste à poursuivre l'aventure. Jeanne ne l'écouta pas et rentra dans l'église. À la suite d'un dilemme intérieur inaccessible aux téléspectateurs, Astrid consentit à la suivre.

Xavier éteignit sa télévision. Wendy fit de même. Ce matin-là, Wendy avait décalé son fauteuil pour passer l'aspirateur en-dessous. En le replaçant approximativement, elle l'avait déplacé de quatre centimètres et pivoté de deux degrés. Par une heureuse coïncidence, cinq cent trente-deux kilomètres plus loin, Xavier avait également réalisé une translation et une rotation de son meuble de télévision. Ainsi, alors que ni Wendy ni Xavier n'avaient auparavant été en mesure de soutenir le regard de quelqu'un pendant ne serait-ce qu'une demi-seconde, ils venaient d'accomplir cet exploit durant une vingtaine de minutes. Seul à seul, assis sur leur fauteuil, Wendy et Xavier se regardaient par leur télévision.

Yann avait aujourd'hui dix ans et demi. Il adorait la série télévisée « La main de Loki ». Sa diffusion hebdomadaire était donc un rituel important qu'il attendait avec impatience. Après le repas du soir, visionner un nouvel épisode en compagnie de ses parents et de son chien était la conclusion de son week-end avant qu'une nouvelle semaine ne débutât. Ce feuilleton avait été le premier qu'il eût la permission de regarder avec le marquage « déconseillé aux moins de 10 ans ». Plus jeune, Yann associait ce symbole aux films et séries que les grands regardaient tandis que les petits n'avaient le droit qu'aux dessins animés et films drôles. Un soir, il avait pourtant franchi cet interdit en se faufilant derrière le canapé tandis que son père regardait une série policière se déroulant à New York. Les quelques images

aperçues l'avaient profondément marqué car le sang n'était pas censuré à l'écran. Le feuilleton « La main de Loki » était bien moins traumatisant car les tirs ne créaient pas d'effusions de sang lorsqu'un homme était touché. En outre, les différentes morts étaient suggérées et les cadavres retrouvés par Astrid étaient semblables à des gens endormis. Il y avait tout de même eu deux scènes que ses parents avaient trouvées éprouvantes pour de jeunes téléspectateurs et qui resteraient certainement gravées dans l'esprit de Yann : la toute première avec le monstre sous-marin qui dévorait les scaphandriers, bien que tout se passât dans la tête d'Astrid, et le combat brutal entre Jeanne et M.

Yann s'amusait à associer les images du générique aux épisodes correspondants. En les replaçant dans l'ordre, il y avait la séquence du monstre, plusieurs apparitions du chat, Astrid et Jeanne qui se battaient à coups d'oreillers, la fusillade dans le cimetière, la course-poursuite en voiture dans les rues de Stockholm et une scène d'incendie. Yann réfléchit longuement mais il ne se rappelait pas avoir vu une telle scène. Peut-être serait-ce dans cet épisode ?

En effet, Astrid et Jeanne recherchaient dans les moindres recoins de l'église un passage secret ou à la rigueur l'indication de l'entrée de la grotte de Loki. Cependant, elles avaient déjà fait à plusieurs reprises le tour du petit lieu de culte et les quelques tableaux et objets qui l'habillaient ne semblaient pas détenir de sens caché. Tandis que Jeanne essayait de convaincre Astrid de poursuivre la fouille, la porte de l'édifice s'ouvrit. C'était le vieil homme same. Il tenait dans sa main le bidon d'essence de secours de la motoneige. Anticipant son geste, Jeanne courut vers lui mais elle fut trop lente. Le feu déclenché par l'homme condamnait leur unique porte de sortie. Avant de s'enfuir, le vieil homme leur rappela qu'il leur avait donné l'opportunité de partir, que ce mythe avait déjà provoqué trop de dégâts et qu'il aurait dû avoir détruit ce lieu maudit bien des années auparavant.

Yann associait mentalement la scène à l'image du générique. Il demanda à ses parents s'il était vrai qu'un incendie se propageât si vite. Ils lui répondirent qu'ils n'en savaient rien mais qu'il fallait toujours être prudent avec un feu, même de petite taille, et que le meilleur moyen de l'éteindre était de l'asphyxier, avec un linge mouillé par exemple. Jeanne n'en avait malheureusement pas sous la main et le feu était déjà trop intense. Elle essayait de contenir l'avancée des flammes en éloignant tout objet qui l'alimenterait tandis qu'Astrid cherchait une autre issue. Mais leur unique potentielle issue était la corde qui actionnait

la cloche placée une quinzaine de mètres plus haut. Elles pourraient se réfugier dans le clocher hors de portée des flammes dans l'attente d'éventuels secours. Jeanne monta la première à une vitesse impressionnante. Astrid la suivait à une allure plus modérée. À mi-hauteur, Astrid n'avait plus assez de force pour avancer. Déjà arrivée au sommet, Jeanne l'encourageait. Mais Astrid était tout juste capable de se maintenir. À bout de souffle, elle se résigna et révéla à son amie qu'elle avait été heureuse de vivre cette aventure avec elle. Mais Jeanne la coupa dans son discours en lui disant que l'heure n'était pas aux atermoiements et avec une force extraordinaire, elle tira la corde et Astrid jusqu'au sommet. Alors qu'Astrid atteignait Jeanne, le clocher, qui n'avait pas été conçu pour supporter la présence de deux femmes et dont les fondations étaient ravagées par les flammes, trembla. Enfin, il plia et rompit. Astrid et Jeanne chutèrent avec lui.

Amorties par le manteau de neige, Astrid et Jeanne se relevèrent sans douleurs importantes à l'extérieur de l'église encore aux prises des flammes. Elles se serrèrent dans les bras face au brasier. Yann fit un câlin à son chien qui venait de poser sa tête sur ses jambes.

Astrid observait les traces laissées dans la neige par le traineau du vieil homme same tandis que Jeanne constatait le peu d'essence restante dans le réservoir de la motoneige. Elle n'était pas certaine qu'elles en auraient assez pour rejoindre un lieu habité. Les deux femmes reprirent la carte de la région. Jeanne tentait d'estimer laquelle des villes indiquées était la plus proche de leur position lorsqu'Astrid fit une remarque quant à la mauvaise orientation de l'église. Yann ne comprit pas parfaitement la suite de l'échange car il était question d'architecture d'édifices religieux mais également de géométrie, ce qui n'était pas sa matière favorite à l'école. Sa mère lui vulgarisa plus simplement la teneur de leur discussion pendant qu'Astrid et Jeanne roulaient en direction de l'entrée de la grotte. Elles arrivèrent près d'une rivière gelée dont le passage avait creusé un profond canal. À l'endroit estimé d'après leurs déductions, elles trouvèrent effectivement une ouverture dans la roche. Elles s'y engouffrèrent sous le regard de Yann et celui d'un homme qui observait à distance toute la scène à travers une paire de jumelles.

Elles traversèrent de multiples galeries composées de roche et de glace. Très rapidement, le lieu devint sombre, et n'ayant rien pris pour s'éclairer, elles furent contraintes d'avancer précautionneusement. Après avoir erré un long moment dans ce labyrinthe souterrain, elles aperçurent enfin un point lumineux.

En l'atteignant, elles découvrirent une pièce très haute dont le plafond était percé d'une petite ouverture vers l'extérieur. La nuit était tombée. À travers la petite lucarne, la lune éclairait la chambre funéraire. Dans ce lieu principalement constitué de roches, une immense stalactite de glace surplombait son centre. Juste au-dessous, un corps de glace était allongé avec la main tendue vers le haut. Une goutte d'eau tomba de la pointe de la stalactite sur la poitrine rebondie de la silhouette figée.

Alors que Jeanne s'approchait prudemment de la statue de glace, les deux femmes entendirent derrière elles une voix qu'elles reconnurent instantanément :

— Bravo mesdames ! Que ferions-nous donc sans vous ? clama le Dr. Jones qui était suivi par cinq hommes armés qui intimèrent aux deux femmes de ne pas bouger.

— Vous creuseriez des trous, lui répondit l'insolente Jeanne.

— À l'aveugle, comme des taupes, compléta Astrid.

Le docteur s'apprêtait à piquer une colère lorsque d'autres hommes armés, à l'uniforme toutefois différent, entrèrent également dans la pièce.

— Ravi de toutes et tous vous retrouver ici, chers camarades, annonça le général Gradov.

— Salauds de communistes, seulement bons à reproduire ce que nous faisons, répliqua le Dr. Jones.

— Ah bon ? Et Laïka ? Gagarine ? Cela vous dit quelque chose ? répondit le Soviétique.

— Ah ! Vous verrez bien qui seront les premiers à marcher sur la Lune ! rétorqua l'Américain.

— Assez ! proclama le professeur Émile Fabre pour mettre fin à la puérile joute idéologique. Nous ne sommes pas ici pour de telles chamailleries. Le temps est venu de libérer Loki, prophétisa-t-il en levant l'anneau au ciel.

Le professeur avança lentement vers la statue de glace. Il marchait dans l'allée formée par les Soviétiques à sa gauche et les Américains à sa droite. Astrid essaya de le retenir physiquement mais un soldat soviétique la repoussa. Elle essaya ensuite de le raisonner sur le danger d'une telle action mais elle

était la seule voix d'opposition à ce funeste destin. Le professeur glissa l'anneau au doigt le plus tendu vers le ciel, l'annulaire. Dès qu'il lâcha la bague, le sol s'agita. Tout le monde recula instinctivement. Yann s'enfonça plus encore dans le canapé.

La silhouette de glace se releva lentement. La glace fondit progressivement, laissant apparaître un corps humain.

— Une femme ! s'écria le professeur avec surprise.

— Elle est toute nue ! s'écria Yann avec la même surprise.

La femme possédait néanmoins de très longs cheveux qui cachaient les parties intimes de son corps. La déesse s'avança vers le groupe hébété.

— Qui êtes-vous ? demanda le général soviétique.

— C'est Lofn, déclara avec conviction Astrid.

— Est-ce vrai, professeur ? interrogea le Dr. Jones.

Mais le professeur Émile Fabre était figé, incapable de prononcer le moindre mot face à cette surprenante révélation. La déesse prit la parole :

— C'est correct, les humains m'appellent Lofn. Je suis celle que vous appelez lorsque vous avez besoin de réconfort ou de consolation. Celle qui peut vous aider à résoudre vos désirs contrariés. Celle qui vous guide, qui retire vos épines.

— Mais où est Loki ? s'agaga le Dr. Jones.

— Celui qui crée la discorde, qui trahit, qui incarne la malice, ajouta le général Gradov.

— Celui qui déclenche la fin de notre monde et l'avènement d'un nouveau ? demanda Jeanne.

Lofn éclata d'un rire qui fit frissonner d'effroi le garçon de dix ans et demi. Elle s'approcha des trois personnes qui venaient de parler et les balaya du regard en suivant l'ordre dans lequel ils avaient pris la parole :

— Ahahah Loki ! Quelle plaisanterie ! Le dieu de la malice, de la jalousie et de la duplicité. Il n'existe pas de telle divinité. Ces passions humaines sont vos créations. Et vous qui cherchez tant la destruction, sachez qu'il n'y a que dans ce monde que vous trouverez une rédemption.

L'Américain et le Soviétique restèrent médusés. Jeanne baissa la tête. Astrid intervint :

— Que voulez-vous donc, divinité bienveillante ?

— Vous aider simplement, lui répondit Lofn. À commencer par l'homme qui m'a libéré.

Elle s'approcha du professeur Émile Fabre qui était demeuré immobile et muet pendant toute la séquence.

— Comment pourrais-je...

— Taisez-vous ! l'interrompit avec énervement le professeur. Foutaises ! Balivernes ! J'ai consacré ma vie entière à rechercher Loki ! Il est impossible qu'il n'existe pas !

— Mais je vous l'assure, lui répondit calmement la déesse.

— Réfléchissez, professeur, ajouta Astrid. La bague ne convient pas avec le caractère du personnage de Loki. Les écrits partiellement effacés, les sources peu fiables diffusant la légende orale, c'est votre entêtement et vos illusions personnelles qui ont associé tous ces éléments à Loki.

— Mes illusions, répéta-t-il pensif. Oui, je comprends maintenant. Je vois tout. Vous êtes Loki. Loki, le dieu du mensonge et de la supercherie. Vous n'êtes pas Lofn, c'est l'un de vos subterfuges bien connus. Vous avez pris son apparence pour nous tromper. Mais je ne suis pas naïf comme mes camarades et je ne vous laisserai pas nous manipuler ainsi.

Le professeur se saisit un piolet et se jeta sur Lofn. Au même instant, Jeanne s'était emparée de l'arme du général soviétique et tira sur le professeur pour l'arrêter. Néanmoins, le coup de piolet atteignit sa cible avant les balles de Jeanne. La main de Lofn fut sectionnée. Le lien rompu avec le doigt portant la bague, le reste du corps de la déesse se figea et progressivement, très lentement, de sa poitrine vers ses membres, son corps redevenait glace.

Un des soldats soviétiques, fervent protecteur de son général, tira dans la direction de Jeanne. Mais le tir toucha le Dr. Jones, ce qui déclencha une énième fusillade entre les ennemis jurés. Astrid se coucha à plat ventre pour éviter les tirs tandis que Jeanne tentait de raviver Lofn en lui associant sa main coupée. Soudain, le tir maladroit d'un Américain déclencha la grenade d'un Soviétique. L'explosion retentissante projeta tout le monde en arrière et fit résonner la caverne entière. Des morceaux de roche se disloquèrent du plafond. Tout s'effondrait. Les derniers soldats en vie tentèrent de fuir mais ils finirent écrasés tout comme le général Gradov. L'immense stalactite central tomba avec une telle violence qu'il perça le sol fragilisé, révélant un abîme sans fond. Le Dr. Jones y chuta au son d'un long et funeste cri. Le corps à moitié glacé de Lofn glissait également vers le gouffre. Jeanne parvint à agripper la main encore solidaire du corps mais le sol se déroba sous ses pieds.

— Non ! cria Astrid en se jetant vers le bord du gouffre.

Elle vit Jeanne suspendue dans le vide. Jeanne tenait d'une main celle de Lofn et de l'autre un rocher saillant de la paroi. Astrid s'allongea et se pencha dans l'abîme mais, malgré son bras tendu, il lui manquait toujours cinquante centimètres pour atteindre Jeanne.

— Tenez bon Jeanne ! Je vais chercher quelque chose pour vous attraper, dit-elle en s'apprêtant à se relever.

— Non Astrid. Fuyez avant que tout ne s'effondre, je...

— Chut, Jeanne ! Je ne vous abandonnerai pas. Tendez-moi votre main !

— Je ne peux pas. Elle est trop lourde.

— Mais bon sang, Jeanne, lâchez Lofn !

— Je suis désolée Astrid. Vous ne comprenez pas. Vous êtes...

— Mais arrêtez, ce n'est pas le moment ! Je vous en supplie, Jeanne, attrapez ma main.

— Je ne peux pas. Je n'ai pas le choix. Astrid, vous ne comprenez pas que j'ai besoin d'elle ?

— Si. Et moi alors ? Vous ne pensez pas que j'ai aussi besoin de vous, Jeanne ? Je t'en conjure, nous n'avons pas besoin d'une divinité. Jeanne, s'il te plaît, lâche sa main et prends la mienne.

— Désolée, Astrid. Je ne peux pas. Vous ne comprenez pas, j...

La roche à laquelle elle était suspendue se détacha soudainement et Jeanne, dans sa chute, parvint à exprimer pour ultimes paroles : « je t'aime. ».

Astrid hésita un instant à se jeter elle-aussi dans le gouffre mais l'instinct de survie qui l'animait au plus profond de son corps la dirigea machinalement vers la sortie. Ses jambes coururent à travers les galeries qui s'affaissaient. Enfin, Astrid saine et sauve s'effondra au contact de la neige. Dans la paisible nuit, l'éclat de la lune couvrait le petit corps d'Astrid.

Yann était chagriné. Il n'aimait pas les histoires tristes. Il fit un nouveau câlin à son chien qui ne comprenait pas pourquoi on le cajolait autant ce soir mais en réaction, il battait de la queue devant ce torrent d'émotions.

Astrid fut réveillée par le vent glacé qui soufflait sur son visage. La neige défilait à toute allure devant ses yeux. Elle referma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, elle était enveloppée de couvertures près d'un feu. Elle reconnut la femme qui lui tendait un bol chaud. Elle était de retour au campement des Sames qu'elles avaient quitté la veille avec Jeanne. Où était Jeanne ? Pendant trois jours, Astrid demeura dans un état léthargique. Au quatrième jour, le vieil homme same vint à elle. La colère face à l'homme qui avait essayé de les tuer lui procura la force de se lever. Cependant, face au discours du vieil homme, elle tempéra son ardeur. Après mille excuses, il expliqua son geste en lui dévoilant l'histoire de son jeune frère, le jeune homme same de la légende qui avait trouvé la grotte. C'était une histoire tragique qui avait conduit un garçon vers la folie et qui n'en était jamais revenu. Le vieil homme same n'avait jamais découvert l'emplacement de la caverne mais savait qu'elle était liée à l'église. Sa foi l'avait toujours dissuadé de détruire l'édifice, mais après avoir vu la haine dans le regard de Jeanne lors de son combat, il lui avait semblé nécessaire d'agir. À la mention de Jeanne, Astrid demanda à l'homme s'ils n'avaient pas découvert les traces d'autres personnes lorsqu'ils l'avaient retrouvée. L'homme lui répondit négativement.

Deux jours plus tard, Astrid remercia toute la communauté et fit ses adieux à tous, y compris le troupeau de rennes. Elle fut conduite en traîneau jusqu'à une ville disposant d'une gare. Elle prit un train vers Stockholm. Le vieil homme ne l'avait pas interrogé sur les événements survenus dans la grotte. L'ambassadeur français n'eut pas la même délicatesse. Il devait rédiger un rapport pour les services de renseignement français mais était incapable de décrire la situation. Astrid le rassura en lui relatant la mort du professeur Émile Fabre, du général soviétique Gradov, du docteur américain Jones et de leurs hommes de main respectifs dans le malencontreux éboulement d'une caverne dans le nord de la Suède lors de leur recherche désespérée de la tombe de Loki. Elle témoignait avoir vu la scène de ses propres yeux. Le mythe en était bien un, l'affaire était conclue. L'ambassadeur la remercia pour son aide et il appela son assistant qui apporta un chat miaulant de joie à la vue d'Astrid. Elle le prit dans ses bras et il ronronna instantanément. Alors qu'elle s'apprêtait à partir, l'ambassadeur lui demanda ce qu'il était advenu de son amie. Après une longue respiration, elle lui répondit qu'il pouvait ajouter son prénom à la liste des victimes.

De retour chez elle, une triste nouvelle l'attendait. Sa voisine était en pleurs, elle n'avait su que faire. La veille, elle avait retrouvé inerte une de ses deux gerbilles. Bien que profondément touchée par la nouvelle, elle remercia sa voisine qui avait tant pris soin de ses deux petites et la déculpabilisa : « Elles ne sont plus toutes jeunes, cela devait se produire. ». Une fois seule, Astrid pleura néanmoins la mort de sa gerbille, tenant son corps froid dans une main tandis que sa seconde gerbille la regardait avec compassion depuis son autre main. « Toi aussi, tu as perdu ton amie. », lui dit-elle.

Le lendemain, Astrid marchait solennellement dans un parc public. Elle était précédée par son chat qui portait délicatement dans ses babines le corps de la gerbille décédée. Il était chevauché par la seconde gerbille. Le cortège funéraire s'arrêta face à un petit trou creusé dans la terre auprès d'un cerisier. La défunte y fut déposée et le chat poussa la terre pour la recouvrir. Astrid se mit à genoux. Alors qu'elle s'apprêtait à planter un bâton à la verticale à côté de la tombe, une canne s'y planta.

— Bonjour Astrid.

Astrid fut surprise de revoir en vie le vieil espion du train par lequel tout avait commencé. Il était avachi sur sa canne. Son chapeau noir vissé sur la tête dissimulait tout ou presque de son visage à l'exception de sa moustache fournie.

— Vous ? Mais vous n'êtes pas mort ?

— Kof ! Kof ! Non mais j'ai bien failli rencontrer la Grande Faucheuse, ce coup-ci. Kof ! Excusez ma toux, j'ai passé un trop long moment dans cette clinique froide. Je viens d'en sortir et voilà que j'apprends votre retour !

— J'ignorais que les nouvelles voyageaient si vite dans votre milieu.

— Je suis venu vous féliciter, ma petite. Vous avez brillamment réussi votre mission, pas d'apocalypse à l'horizon. Le monde n'a pas explosé.

— Le vôtre, non.

Astrid se retourna tristement vers le petit monticule de terre. L'espion s'excusa :

— Je suis désolé. Toutes mes condoléances. Je vous ai vu enterrer votre petit compagnon. J'arrive à un moment inopportun.

Face au silence d'Astrid, il poursuivit :

— Comment s'appelait-elle ?

— Je ne l'avais pas nommée, ce ne me semblait pas nécessaire, elles étaient toutes les deux si complémentaires.

— Vous pourriez lui en attribuer un maintenant. À titre posthume.

Astrid réfléchit tandis qu'une larme commençait à poindre à l'extrémité de ses yeux.

— Vous avez peut-être raison. Elle s'appelait Jeanne.

— Jeanne. D'accord, mais en général, le prénom est choisi en fonction du calendrier des animaux.

Il me semble que nous sommes l'année de la lettre Q. Quel âge avait-elle ?

— 4 ans.

— Voyons voir, si je maîtrise toujours mon alphabet, alors ce serait M.

Astrid se figea.

— Non, ce ne peut pas être M. C'est Jeanne.

L'espion restait muet. Les souvenirs de Jeanne ressurgirent pêle-mêle dans l'esprit d'Astrid.

— Non, non, non. Ce n'est pas M. M est...

Astrid pensait. M est un spécialiste du déguisement ; elle revit Jeanne se déguisant pour infiltrer le Grand Hôtel ; polyglotte ; Jeanne parlant naturellement l'anglais et le suédois ; manipulateur ; Jeanne jouant l'ingénue lors de leur première rencontre ; maître du combat à mains nues et armées ; Jeanne se battant aux poings et tirant sur leurs ennemis ; pilote accompli ; Jeanne à la conduite effrénée en voiture et moto dans Stockholm ; d'expert en maniement d'explosifs ; Jeanne explosant leur véhicule. Enfin, le souvenir des derniers mots de Jeanne vint la frapper en plein cœur : « J'étais M. ».

L'espion demeurait immobile à ses côtés. Il prononça méticuleusement :

— Je suis venu pour vous féliciter mais aussi pour m'excuser. Je suis confus de vous avoir entraîné dans cette affaire. Je n'ai jamais souhaité vous causer le moindre chagrin. Cependant, je ne regrette pas mon action car je repense à la jeune femme rencontrée dans ce train et je suis convaincu que ce périple aura été tout autant source de joie que de peine pour elle.

Astrid était silencieuse. L'espion n'insista pas, il s'apprêta à partir mais Astrid se ressaisit.

— Pourriez-vous rester encore un instant ? J'aimerais lui adresser un dernier hommage.

— Bien sûr.

Astrid réfléchit puis reprit :

— Mais je ne sais pas quoi lui dire.

— Vous pourriez commencer par exprimer ce que vous ressentez.

— De la tristesse surtout. Puis un sentiment de trahison. À cause de sa disparition.

— Votre sensation est naturelle. La vie étant éphémère, toute promesse éternelle est un jour trahie. C'est notre fatalité.

— Je ne crois pas en la fatalité. D'ailleurs, j'ai appris que la trahison était une création humaine. Cela peut sembler nihiliste mais nous sommes aussi les créateurs de l'empathie, de la bienveillance et du réconfort. Je suis persuadée qu'il n'existe pas de divinité de la consolation. Qu'en pensez-vous ?

— Qu'une telle divinité serait une chimère destinée à nous troubler. Vous avez peut-être raison mais sachez, jeune femme, que tout le monde n'est pas capable de consoler les âmes meurtries.

— Oui mais c'était justement une de ses qualités. Elle savait réconforter à travers ses gestes. Je n'oublierai jamais sa chaleur dans le creux de ma main, sa manière délicate de se reposer contre mon épaule ou ses douces caresses dans mes cheveux.

— Ce n'est là que votre ressenti, vous n'aviez pas connaissance de ses intentions.

Astrid se releva.

— Mais c'est justement ce que vous m'avez dit, d'exprimer mon ressenti ! Car en définitive, ce qui importe par-dessus tout, ce n'est pas l'intention de nos actes mais ce qu'éprouve autrui en réponse.

L'espion était décontenancé. Mais après un bref instant, il déclara d'une voix plus haute que précédemment :

— Ses actes étaient inconscients. Et les sentiments qu'ils pouvaient générer lui étaient foncièrement inconnus.

Puis, il ajouta :

— Rappelez-vous que ce n'était qu'une gerbille.

Astrid ne répondit pas immédiatement.

— Sans doute. Après tout, nous n'étions que deux créatures, perdues dans ce vaste monde...

— ... ne parlant pas le même langage.

Un interminable silence punctua leur phrase. L'espion osa enfin le rompre :

— Je souhaite être quitte avec vous. Veuillez accepter mes sincères excuses.

Il tendit sa main vers Astrid pour sceller une réconciliation. Astrid observa fixement cette main tendue qui lui rappela la sienne au bord du gouffre ; cette main qui attendait désespérément d'être empoignée. Alors, elle répéta machinalement à voix haute les mots tragiques :

— Désolée. Je ne peux pas. Vous ne comprenez pas.

Silencieux, l'espion maintint sa position un instant puis se résigna :

— C'est juste. Adieu Astrid.

L'espion s'éloigna. Mais à l'instant où il s'apprêtait à franchir le portail du parc, Astrid l'apostropha au loin :

— Jeanne !

L'espion se retourna brusquement. Astrid clama alors avec un large sourire :

— Maintenant, nous sommes quittes.

Jeanne, relevant son chapeau en guise d'adieu, lui sourit derrière sa moustache puis son visage s'estompa lentement dans le flou qui grignotait l'image. Zoé demeura silencieuse un instant avant de se tourner vers son ami assis à côté d'elle sur le canapé.

— C'était quand même un peu long, non ? L'histoire aurait pu se dénouer plus rapidement.

Arthur ne répondit pas car il se frottait discrètement les yeux. Zoé le remarqua et lui lança avec son traditionnel air taquin :

— Tu as pleuré ! J'en étais sûr !

— Non. Non. Presque pas, concéda-t-il.

Zoé enveloppa la main de son ami dans la sienne mais Arthur, confus par tout geste d'affection, déroba sa main. Zoé n'insista pas.

— C'est vrai que c'est plutôt triste à la fin, admit-elle.

— Je ne sais pas. Cela se termine tout de même par un échange de sourires.

— Tu penses que c'est vraiment fini ? Qu'il n'y aura pas de suite ?

— Oui, je suis sûr et certain que c'est la

FIN